

**Zeitschrift:** Neues Berner Taschenbuch  
**Herausgeber:** Freunde vaterländischer Geschichte  
**Band:** 17 (1911)  
  
**Artikel:** J. G. Zimmermanns Brief an Haller : 1767-1775  
**Autor:** Ischer, Rudolf  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-128622>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 25.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## **J. G. Zimmermanns Briefe an Haller.**

1767—1775.

---

Nach dem Manuscript der Berner Stadtbibliothek herausgegeben von Dr. Rudolf Fischer.

---

Die nachstehenden 26 Briefe Zimmermanns bilden den Schluß seiner Korrespondenz mit Haller, von dessen Hand bei Bodemann 10 Antworten gedruckt sind. 8 von den Briefen Zimmermanns sind vor zwanzig Jahren im Druck herausgegeben worden von Frensdorff in der Zeitschrift des hist. Vereins für Niedersachsen, Hannover 1891. Sie durften aber hier schon des Zusammenhanges wegen nicht fehlen.

Für Zimmermann geben die Briefe Aufschluß über die wichtigste Wendung in seinem Leben, die Berufung nach Hannover, über sein anfängliches Heimweh und das allmähliche Hineinleben in die neue Stellung. Wichtige Ereignisse, wie die berühmte Bruchoperation in Berlin im Jahre 1771 und der Tod seiner Frau, werden in den Briefen nicht berührt. Ich verweise dafür auf „Zimmermanns Leben“, Bern 1893, wie auch sonst für alles Nähere, besonders für das Verhältnis zu seiner Tochter Katharina, die durch Goethe berühmt geworden ist. Die Krankheit Zimmermanns, der Hauptgrund für seine Reise in die Schweiz, kommt in den Briefen ausführlich zur Sprache, aber die eingehenden medizinischen Erörterungen mußten im Drucke wegbleiben.

Zimmermanns eigentliche Glanzzeit begann erst viele Jahre nach Hallers Tod mit seinem großen Werke „Über die Einsamkeit“ und seinen Beziehungen zu Friedrich dem Großen und Katharina II. (Briefwechsel herausgegeben von Bodemann, 1906.) Sein Lebensende war verdüstert von heftigen literarischen Kämpfen. Wie er leidenschaftlich für die Physiognomik eintrat, bloß aus Freundschaft für Lavater, stritt er später maßlos gegen die Berliner Aufklärer und gegen die Revolutionäre. Das «laissez aller», das er einst im Unmut Haller als Maxime empfohlen hatte, war eben durchaus nicht sein Lebensgrundsatz und konnte es bei seinem leidenschaftlichen und reizbaren Temperament auch nicht sein.

An Haller bewundern wir wieder die nimmermüde wissenschaftliche Tätigkeit und die angelegentliche Förderung, die er seinem Schüler zuteil werden ließ. Hallers letzte Versuche, wieder in Göttingen eine Stelle zu finden, werden durch die Briefe beleuchtet.

Die Krankheit der beiden Korrespondenten wirft einen Schatten auf den Briefwechsel. Zimmermann freilich lebte trotz seiner Todesahnungen noch zwanzig Jahre, und Haller starb erst zwei Jahre nach Zimmermanns Besuch. Es bleibt übrigens merkwürdig, daß zwei der berühmtesten Ärzte ihrer Zeit in eigenen Leiden sich keinen Rat wußten.

189.

(Bern Bd. 26, Nr. 146.)

Monsieur etc.

Je vous rends un million de graces pour la communication de l'ouvrage du D'Sarcone, dont les libraires Füesslin vous garantissent le retour par le billet cy joint, et que M. Schmid (un des plus

honnêtes hommes que je connois) vous rendra dans peu de tems puisqu'en deux mois il aura lui-même un exemplaire.

Il n'y a point eu de combat aux Grisons, mais il me semble que je vois partout des esprits agités par la méfiance et la crainte.

Je ne disconviens pas que l'auteur des *Schweizerlieder* n'ait fait en partie ce que M. *Lentulus* a fait à Thoune et fera dans les environs de Berne la semaine prochaine.

J'ai bien su avant l'assemblée de Schinznach que L. L. E. E. du sénat avoient repris leur décret donné en Septembre. Sans cela l'affaire auroit été portée devant le grand tribunal. Cette société tombera d'ailleurs d'elle même, si on ne la persecute pas. Ce n'étoit qu'une partie de plaisir, et le plaisir même peut devenir insipide, quand l'enthousiasme a passé.

Je crois comme vous, Monsieur et très cher Patron, que les Représentants de Genève ont rendu le nom de la liberté odieux. Mais je crois aussi que bientôt ce nom ne sera plus prononcé ou qu'il ne sera pour nos âmes enervées qu'un vain son.

Il est incontestable qu'on abuse souvent de la liberté dans quelquesuns de nos états, mais il me semble aussi que ceux qui pour cette raison là voudroient détruire la liberté, déchirent leur propres entrailles. Il pourroit venir un tems où on seroit pourtant bien aise que nos âmes eussent encore quelque ressort, et que le souvenir de l'antique vertu ne fut pas tout à fait détruit.



J'ai été appelé la semaine passée à Soleure pour l'interprete de Monsieur l'ambassadeur de France, malade depuis quelques mois et ayant un abcès dans la poitrine à ce qu'il paroît. Le cas étoit si pressant que j'ai cru devoir lui faire administrer les sacraments; j'ai eu le plaisir de consulter pour ce malade avec M. *Scholl* qui fut present M. l'ambassadeur que j'ai vu tous les jours et chés lequel j'ai mangé deux fois, m'a comblé de bonté et de politesse. La semaine prochaine je dois aller à Basle où un seigneur allemand me donne rendés-vous. Ces voyages me sont extremement necessaires pour ma santé, je les fais en chaire, mais je crains sans cesse le retour des hemorrhoides.

Vous n'avez point d'idée, Monsieur, des impertinents propos qu'on fait pleuvoir à Berne sur la reputation de M. Tissot. Toutes ces calomnies ont leur source chés un medecin que je connois, et dont la passion dominante est de detruire la reputation de l'avis au peuple; d'après ce monsieur là on m'a écrit encore depuis peu que la plupart des malades traités selon l'avis au peuple meurent. De pareils jugemens sont ou le comble de l'imbecillité ou le comble de l'infamie.

Brugg ce 6 Juin 1767.

Zimmermann.

190.

(Bern Bb. 27, Nr. 76a).

C'est par discretion que je risque si rarement d'interrompre vos occupations nombreuses par mes lettres inutiles; l'objet de celle-ci est cependant de la plus grande importance pour moi.

Mon ami Tissot m'a écrit il y a une quinzaine de jours qu'il comptoit de se déterminer à accepter le poste de feu M. *Werlhof*. Par sa dernière lettre du 2 Octobre il semble à ne plus le croire, sans être cependant encore déterminé; mais il est vrai semblable que ses attaches dans ce pays feront pencher la balance.

Cet excellent ami a une idée que je n'aurois jamais eu, et à laquelle je n'aurois jamais osé songer; il croit que sous votre protection je pourrois parvenir à ce poste, en cas qu'il le refuse.

Je suis à la vérité plus intimement persuadé que qui que ce soit, combien un pareil poste est audessus de moi. Mais quand je considère combien d'énergie un petit rayon d'espérance a donné à mon âme, dans une situation où depuis tant d'années elle languit pour la plupart abattue comme dans une étroite prison; quand je considère ce que le plus grand encouragement pourroit sur un homme qui n'a presque jamais été encouragé, qui n'a vu autour de lui que ce qui a pu le deprimer, et dans l'avenir que ce qui lui manquoit pour le confondre, je commence à ne pas entièrement désespérer de moi-même.

Voilà ce qui m'engage, Monsieur et très gracieux Patron, à vous supplier de m'accorder votre protection pour le poste de M. *Werlhof*, si M. Tissot le refuse. Je consens que je serois le dernier des hommes si je n'avois rougi de honte en écrivant ces mots, si je n'étois stupefait moi-même d'avoir eu la hardiesse de me présenter pour une carrière qu'un homme à jamais respectable a courru avec tant d'éclat et que son égal auroit du courir après lui. Mais il y a des

moments où l'ame la plus timide s'eleve quand elle est encouragée par une ame forte.

Il seroit bien doux pour moi, Monsieur et très gracieux Patron, de voir entre vos mains mon sort et le sort de toute ma famille, s'il y avoit la moindre proportion entre mes talents et les talents qu'un poste digne de M. Tissot exige. Mais dans une occasion pareille vous ne pourriés jamais vous interesser pour moi que par un excès de generosité, et quoique aucun autre motif ne puisse vous être présenté en ma faveur j'ose croire que celui là est tout puissant.

Brugg ce 7 Octobre 1767. J. G. Zimmermann.

191.

(Bern Bb. 27, Nr. 82).

Je vous remercie infiniment de la reponse gracieuse que vous avés bien voulu faire à ma lettre, de l'interet que vous prenés à mon sort et de la demarche faite en ma faveur chés M. de M(ünchhausen). Je suis encore tout etonné de la hardiesse que j'ai eu de me mettre en avant pour un poste de cette nature, et j'en attends le resultat avec la plus grande tranquillité. Quoique l'esperance fasse un bien infini à ma santé, je ne vois pourtant point que je puisse en avoir dans cette occasion, et je m'en console d'autant plus facilement que sans M. Tissot je n'aurois jamais pensé à un projet aussi temeraire.

Je suis enchanté d'apprendre que Madame Haller ait accouché heureusement. Nos vœux la suivront avec toute sa famille partout. M. Haller et Madame nous ont comblé de bienfaits pendant tout leur sejour dans ce pays, et je leur dois une obligation eternelle.

Trois enfants ont mangé du fruit de Belladonna dans la commune de Gebistorf, à ce que j'ai supposé d'avance, et comme cela a été prouvé dans la suite. L'un est mort dans peu d'heures, et avant qu'on m'a consulté; j'ai sauvé les deux autres qui ont été furieux comme celui qui est mort, avec de l'huile et du vinaigre delayé avec de l'eau, donné en abondance et injecté par le fondement. J'ai fait disséquer celui qui a péri, et j'aurai l'honneur de vous raconter le détail de tout cela, si vous l'ordonnés; une personne a péri nouvellement dans le Canton de Zurich par la même raison, et elle fut dissequée aussi.

Nous avons eu tout l'été la petite verole dans L'Ergeu. . . . . cependant nous n'avons eu aucune mort jusqu'ici, graces au livre de M. Tissot avec le quel je tue bien des préjugés.

La traduction de Sarcone est sous presse à Zurich, et je vous prie, Monsieur et très gracieux Patron, de vouloir bien permettre que M. Füesslin puisse garder votre exemplaire jusqu'à ce que l'impression en est finie. Il scait l'italien très bien, et je l'ai prié d'en revoir un peu la traduction à mesure qu'on l'imprimera.

Je me suis enthousiasmé pour ce memoire sopra la necessita ed il modo di guarire la medicina della grave malattia dell' impostura après avoir lu le discours preliminaire qu'on a bien voulu me traduire, car je ne scai pas l'italien. J'ai conclu par ce discours preliminaire que l'ouvrage devoit être bon; j'ai sollicité M. M. Füesslin de le faire traduire, et il est actuellement sous presse. Oserois-je vous prier

de vouloir bien me dire ce que vous pensés de cet ouvrage?

Brugg ce 14 Octobre 1767.

J. G. Zimmermann.

192.

(Bern Bd. 27, Nr. 111.)

J'ai reçu les memqires sur la Belladonna que vous avés eu la bonté de me renvoyer.

Il est bien doux de pouvoir dire : j'ai fini tous mes projets; mais oserois-je vous demander, si vous avés abandonné celui de donner une nouvelle edition du *methodus studii medici*?

J'ecrirai à *Walthard* pour lui faire sentir l'importance d'une jolie edition de vos ouvrages allemands en prose. Mais ce qu'il y a de facheux, c'est qu'on me dit que ce jeune homme n'a pas de quoi fournir aux frais de ses entreprises, qu'il n'est point laborieux, fort endetté et plus attaché à ses plaisirs qu'à ses affaires; en un mot qu'il est comme on est à Berne.

Ayés la bonté de me dire, Monsieur et très cher Patron, si vous avés fait entrer dans le III. Vol. des *opera minora* vos observations de pratique que je desire avec ardeur?

Vous m'avés fait l'honneur de me parler dans votre derniere lettre des affaires de Geneve, permettés-moi que je prenne la liberté de vous parler de celles de Brugg. Nous sommes à la veille de perdre notre liberté; les privileges que leurs E. E. nous ont confirmé en 1447 par des lettres patentes vont être annullés à ce qu'il paroît, sur la requisition de M. le conseiller *Mutach* qui ne nous aime pas et qui par



consequent aime à contester leur authenticité. Il y auroit bien des choses à dire sur cette matiere, mais les tems ne sont plus où l'on osoit prononcer ce beau vers: *wer frey darf denken, denket wohl*.

Oserois-je vous prier, Monsieur et très cher Patron, de m'expliquer le phenomene suivant. Il y a 15 jours que j'allai voir sur la fin du jour un enfant très legere-ment attaqué de la petite verole, et agé de près de trois ans. Il entra en sautant dans la chambre à demi obscure, subitement je vis tomber à terre de sa veste et de ses culottes quatre à cinq flammes d'un feu un peu pale et de la largeur d'une main; trois disparurent tout de suite, une resta pendant quelques moments sur le plancher, une autre y resta plus d'une bonne minute, devint peu à peu plus petite et enfin disparut. Je touchai l'endroit où elle s'etoit fixée du doigt, je fis apporter une chandelle et je trouvai à cet endroit une petite tache gluante. Bientot après je fis encore sauter ce garçon, et il sortit encore une flamme de ses jambes. Sa mere et sa sœur ont vu tous ces phenomenes comme moi, ainsi ce n'est pas un vice de mes yeux.

L'epidemie de nos petites veroles touche à sa fin. Nous avons eu dans Brugg au delà de quatre-vingt enfants attaqués de cette maladie, cinq en sont morts, de mes malades il n'en est mort aucun.

J'espere que toute votre chere famille se porte bien.

Brugg ce 30 Novembre 1767.

Zimmermann.

193.

(Bern Bb. 27, Nr. 118.)

Vous m'avez rendu le plus grand service par les nouvelles que vous avez bien voulu me donner de



nos affaires. Le secretaire de notre ville est depuis trois semaines à Berne, et lui qui n'a eu d'autre instruction que d'obeir directement aux ordres de L. L. E. E. du senat, c'est à dire de paroître et de produire nos privileges, laisse dans une ignorance totale ceux qui l'ont envoyé sur la marche de cette affaire, n'ecrit aucune lettre au conseil, ne fait entrevoir que par des propos vagues que cette negotiation est bien plus difficile que celle de l'affaire de Burlin, que L. L. E. E. sont tous contre nous, et ordonne depuis Berne qu'on n'en doit point parler à Brugg. J'avoue qu'un pareil procedé de la part d'un député de notre ville m'indigne d'autant plus que nos benêts n'en osent pas dire un mot. Je vois par ce que vous m'avez fait l'honneur de me mander que cette affaire ne va pas si mal, que l'intention de L. L. E. E. ne tend pas à la destruction de notre liberté, et que bien loin que tout soit contre nous, nous avons pour nous le plus puissant parti dans le senat, c'est à dire le parti du magistrat de Geneve.

Il seroit bien dur de croire que l'ecrit de 1447 est forgé puisqu'il n'a point de sceau. On voit qu'il en avoit un, et les fragments subsistent encore dans le tiroir de nos archives, où l'on n'a conservé que ces lettres qui renferment nos privileges. La façon d'apposer un sceau de ces tems là a été telle qu'assurement un sceau pareil ne peut pas durer plusieurs siecles ; on se contentoit (comme on le fait encore aujourd'hui en France) de coller un tas de cire sur un pendant de parchemin. Après cela qui avoit-il de plus naturel que de supplier L. L. E. E. de confirmer derechef nos privileges après que nos archives ont été brulées par Thomas de

*Falkenstein* en 1444? Qui avoit-il de plus naturel encore que de nous accorder cette grace en 1447 dans des tems assés difficiles, et où il importoit qu'un pays conquis depuis si peu de tems fut affidé à son souverain?

Il est vrai que nous n'avons pas exercé tous ces privileges. Insensiblement les appels sont allé à Berne, et selon l'ecrit de 1447 *konnten wir unsere Freyheiten ausüben, ohne jemand dafür verantwortlich zu sein*. Cette clause donnoit un très grand pouvoir à nos magistrats sur nos bourgeois, et je remercie la Providence de ce que cette clause a été aneanti par les appels. Il vaut au delà de toute expression mieux d'être jugé en dernier ressort par L. L. E. E. de Berne que par le magistrat de Brugg.

Permettés après tout ceci, Monsieur et très gracieux Patron, que je vous supplie de faire ce qui est en votre pouvoir pour que notre liberté reste sur le pied actuel, et que la lettre de 1447 nous soit rendue. Je vous écris ceci de mon propre mouvement, et sans que j'en aye dit un mot à qui que ce coit. On me trouveroit ici très ridicule, si on savoit que j'ai osé parler à quelqu'un de nos seigneurs en faveur de notre ville, tandis que ses interets sont entre les mains d'un aussi grand negociateur que celui que nous avons à Berne.

Permettés encore que je vous supplie de vouloir bien me faire l'honneur de me mander ce qui se passera dans la suite devant L. L. E. E. à l'égard de cette affaire puisque sans vous il seroit impossible d'en apprendre quelque chose, toute cette affaire étant traitée comme un secret de famille entre le Deputé Zimmermann et son pere l'avoyer.

Je passe à d'autres objets. C'est assurément un probleme que je ne resoudrai point que le senateur en question soit le defenseur de representants de Geneve. Je n'ai pas l'honneur de le connoître par moi-même; mais on m'a dit en tout tems qu'il avoit une haine decidée pour les villes, qu'il haissoit en particulier la notre, et qu'il se declaroit tout net contre tout ce que l'on appelle *Ussbourger*. Vous ignorés peutêtre que lorsque vous etiés à Roche, il a proposé en pleine assemblée de la societé œconomique qu'il ne faudroit plus donner de prix à un Ussbourger, et que toute la societé œconomique lui a repondu, comme elle le devoit, par un grand eclat de rire.

J'ai toujours evité de vous parler de *Rousseau*, puisque j'ai vu que je ne devois jamais toucher cette corde, si je voulois conserver vos bonnes graces; mais vous m'en parlés par la premiere fois sur un ton qui m'ouvre le cœur. Voici donc ma profession de foi. J'ai lu tous les ouvrages de Rousseau, je les ai lu (à l'exception du contrat social) avec le plus grand plaisir, puisqu'ils m'ont paru superieurement bien ecrit, mais je n'ai jamais ajouté la moindre foi à aucun des systemes de Rousseau. J'avoue que plusieurs de ses reflexions particulieres m'ont plu, puisque je les croyai vraies; j'avoue encore que tout ce qu'on m'a raconté du caractère de Rousseau m'a donné de l'enthousiasme pour sa personne, lorsqu'il fut chassé de la France; mais cet enthousiasme a passé peu à peu, et il fut aneanti lorsque j'ai lu sa controverse avec Hume, où il me parut qu'il s'etoit conduit (pour parler honnement) comme un fou.

Je n'ai jamais douté que les lettres ecrites de

la Montagne ne soient la cause de troubles de Geneve. Je vous avoue que ces troubles ne m'ont intéressé que par l'impression singulière qu'elles me paroissent faire sur M. le Duc de *Choiseul*, sur la Democratie de Zurich et sur l'Aristocratie de Berne. J'ai été stupefait de voir le ministre d'un grand Royaume passionné dans une affaire si petite pour lui, le magistrat de Geneve hautement soutenu par les Democratres de Zurich, et les Democratres de Geneve tendrement favorisé par plusieurs Aristocrates de Berne. J'ai regardé en general les magistrats et le peuple de Geneve comme des Enthousiastes acharnés qui s'entretenoient pour des sophismes. *De tout tems très décidé qu'un gouvernement democratique étoit un gouvernement detestable*, j'ai pourtant admiré la fermeté des Représentants, puisqu'on admire tout ce qui demande de la force d'esprit, et ce qui coûte cher à la nature humaine. Mais en verité je n'ai pas pu m'empêcher de vouloir beaucoup mal, soit aux 25 perruques, soit aux 4000 Tiniasses (?) de n'avoir pas pu s'accorder entre eux.

Pour en venir enfin plus près à votre lettre, je vous declare, Monsieur et très cher Patron, que je trouve que tout homme qui venge sur sa patrie ses torts particuliers *est un homme detestable*; et que tout homme qui quoique refusé par sa Patrie prefereroit mille morts à l'idée de la servir avec moins de zele qu'auparavant, est à mes yeux un homme dont il faut dire: *the elements so mixt in him, that nature might stand up and say to all the world, this is a man.*

Permettés encore que je vous dise quelques mots de mes amis qu'on regarde comme des Rousseauistes.

Le premier est *M. Iselin*, Rathschreiber à Basle dont le *Juif Moïse* de Berlin dit (Allg. deutsche Bibliothek Vol., IV Facs. II p. 237) : man kann dieses ganze Werk (Geschichte der Menschheit) als die gründlichste Widerlegung der Rousseau'schen Meinungen ansehen. Le second *M. Lavater*, l'auteur des Schweizerlieder, le plus sincere chretien dans la theorie et un des hommes du monde les plus actifs et les plus ardents dans la pratique de toutes les vertues chretiennes, homme très rare à cet egard, digne d'être un second Reformateur de son eglise, et qui deteste les miserables raisons que Rousseau a mis en avant contre la verité de notre Religion. Le troisieme est le Dr. *Hirzel* dont vous trouvés l'apologie dans l'eloge de *Blarer*. Le quatrieme est un ami anonyme qui vient de publier *Geschichte der drey letzten Lebensjahre Jesu*. 1. Thl. Leipzig 1768, et *Prüfung der philosophischen und moralischen Predigten*, Berlin 1767; et je vous avoue que je voudrois que le premier de ces ouvrages (l'un et l'autre se vend à Zurich) fut entre les mains de tout le monde, et le second entre les mains de tous nos Theologiens et Predicateurs, ils n'en seroient tous que meilleurs.

Voilà mes amis Rousseauistes ; j'en ai un encore qui est audessus de tous mes eloges, et que vous aimés autant que je l'aime, c'est un très grand medecin, je ne le nommerai pas, il a dit publiquement autant de bien de Rousseau que moi, et je crois qu'au bout du compte il en pense comme moi.

Je ne savois pas que la nouvelle edition de vos Poesies doit se faire à Gottingue, ainsi tout ce que j'ai dit de Walthard est inutile. Mais je parlerai à Füesslin et Compagnie d'une edition de vos ouvrages



allemands en prose, et surtout du *methodus studii medici*; voilà des libraires plus traitables à ce que je crois que ceux de notre pays.

Pardonnés Monsieur et très cher Patron la sincérité avec laquelle je me suis ouvert à vous sur plusieurs objets: si à quelques egards je me suis expliqué mal ou pas convenablement, je vous prie de m'excuser par les interruptions continuelles auxquelles j'ai été exposé pendant que j'écrivois cette lettre, et quant à ce que je vous ai dit soit contre le député, soit, contre le magistrat de notre ville, je vous supplie de n'en faire mention à qui que ce soit, puisque cela pourroit faire du tort aux uns et aux autres.

Br. ce 7 Dec. 1767.

Zimmermann.

Encore un mot. Que dois-je penser d'un écrit intitulé: *Defense apologetique du comte de Porte*, Gentilhomme du feu S. A. S. Msgr. le Prince Stadhouder et General-Major au service des Etats-Generaux, adressée à leurs Excellences du conseil souverain de la Republique de Berne, par M. *Loyseau* de Mauleon, l'avocat des *Calas*, Paris 1767?

194.

(Bern Bb. 28, Nr. 5.)

Je ne crois pas que vous ayés souffert du malheur qui vous est arrivé vis à vis de M. *Wagner* ce que j'en ai souffert. Si seulement vous n'eussiez pas echoué vis à vis d'un M. *Wagner*! Mais Berne a voulu se peindre, et j'avoue qu'il n'y manque pas un trait.



On m'a dit la dernière semaine qu'il étoit encore mort un sénateur, je n'ai pas été curieux seulement de demander ici par qui il fut remplacé.

L'esprit de Patriotisme qui regne dans votre lettre du 15 Dec. malgré le refus que vous attendiez, a excité mon admiration, mais il ne m'a pas surpris. Votre situation actuelle est infiniment plus favorable à la pratique de ces sentiments que ne l'eût été une place dans le sénat.

Vous m'avez dit dans cette même lettre qu'on tuoit M. le banderet *May*; oserois-je vous demander, Monsieur et très cher Patron, quelle a été la maladie de ce seigneur et le procédé des médecins. Je ne fais cette question que pour m'instruire des fautes que j'ai à éviter; car d'ailleurs je m'occupe des médecins de Berne tout autant que de ceux d'Ispahan ou de Kamtschatka.

Oserois-je vous supplier encore de me donner en quelques mots une idée nette de l'état actuel des affaires de Neuchâtel? On en dit des choses si étranges que je serois extrêmement charmé d'en savoir quelque chose de vrai. Un de mes amis extrêmement bien instruit de tout ce qui se passe dans les différents états de la Suisse et qui m'a écrit régulièrement, a cassé il y a quelques semaines son bras droit; c'est le Dr. Hirzel.

Le mémoire de M. Loyseau avoit fait une impression profonde à Zurich, non pas chés les jeunes gens autant que chés les premiers de l'état. On m'en a parlé, je croyois M. *Tschärner* innocent, mais je n'étois pas assez instruit des faits pour pouvoir réfuter ce qu'on m'en disoit. C'est ce qui m'a en-

gagé de vous demander, Monsieur, ce que je devois penser de ce memoire? J'ai tiré deux copies de votre reponse, j'ai prié deux de mes amis à Zurich de s'en servir pour preuve de l'innocence de M. Tscharner et de tous ceux qui sont calomniés dans ce memoire. Mais je vous avoue qu'on est étrangement surpris que Messieurs de Berne malgré leurs bonnes raisons laissent le memoire de M. Loyseau sans replique.

L. L. E. E. du senat ont jugé l'affaire de nos privileges, et ils en ont gardé le diplome. Il s'agit à présent de faire de très humbles representations. On voudroit m'envoyer pour cela à Berne, et bien surement je n'irai point, quoique intimement persuadé que notre cause est bonne.

J'ai lu avec un plaisir delicieux la preface que M. Tscharner de Bellevue a mis au devant des memoires de la société œconomique pour l'année 1767. Il y a un an que j'eusse parié ma tête que personne n'oseroit ecrire sur cette matiere avec cette verité et cette force.

Vous me parlés d'un recueil de vos experiences sur l'insensibilité etc. etc. que vous voudriés faire faire par moi. Je ne scai pas, Monsieur et très cher Patron, quel seroit proprement en ceci mon travail? Ainsi je vous prie de vouloir bien vous expliquer.

J'apprends que M. Tissot a été à Berne; apparemment il y a été appelé pour des malades?

J'ai lu et relu cent fois votre lettre du 15 Decembre, et toujours avec le même saisissement, le même plaisir. Soyés persuadé que vos paroles à jamais memorables ne sont pas tombés à terre.

J'ai cru que je vous écrirai une très longue lettre sur l'objet par le quel j'ai débuté, mais l'indignation a arrêté ma plume.

Brugg ce 6 Janvier 1768.

Zimmermann.

195.

(Bern Bb. 28, Nr. 16a.)

Je ne puis répondre aujourd'hui qu'à une partie de la lettre dont vous m'avez honoré dernièrement.

C'étoit dans mes chagrins causés par vos malheurs un calmant très nécessaire de voir que vous êtes plus grand que votre malheur et que vous calculés cela aussi froidement qu'un mathématicien peut calculer une éclipse.

On dit des choses étranges à l'occasion de cette facheuse défense du C. de Portes. Loyseau doit l'avoir communiqué au Duc de Choiseul avant l'impression, le Duc de Choiseul doit l'avoir communiqué à Son Excellence *Tillier*, S. E. Tillier au conseil secret de Berne, le conseil secret doit y avoir répondu d'une manière que je ne répéterai point, et là dessus le Duc doit en avoir ordonné l'impression. Peut-être que tout cela est faux, aussi je ne prends la liberté d'en parler qu'à vous. Mais sur est-il qu'une réfutation du libelle de M. Loyseau (qui se repand en Suisse comme ailleurs) ne sera pas superflue; d'autant plus que cet avocat proteste hautement dans les papiers publics contre l'imputation d'avoir vendu sa plume à de Portes ou (comme il dit) à quelque opprimé que ce soit.

Depuis longtems, je n'ai osé, Monsieur et très gracieux Patron, vous reparler de l'affaire de Hannovre,

puisque vous même vous ne m'en parliés plus. Mais je viens d'apprendre par M. Tissot qu'il a refusé une seconde fois et que vous m'avés fait la grace de m'indiquer à S. E. de Munchhausen une seconde fois. Je tremble aussi souvent que je pense à la hardiesse que j'ai eu de me presenter pour un poste si fort andessus de moi, et que comme medecin je remplirois si mal.

Mais ma situation et celle de mes pauvres enfants m'y a forcé.

Br. ce 18 Janvier 1768.

Zimmermann.

196.

(Bern Bb. 28, Nr. 41. — *Teilweise gedruckt bei Grensdorff*).

Je fus très mortifié d'apprendre par votre lettre du 3 Fevrier que vous avés été malade, et si je ne l'avois été bien douloureusement moi-même, j'aurois eu l'honneur de vous ecrire plutot.

Un de mes amis m'a ecrit il y a quelque tems de Paris qu'il étoit attaqué avec presque tout Paris d'une Gripe. Je vous avoue, Monsieur, que j'ignorai ce qu'il vouloit dire, et je suis bien aise que vous me l'ayés appris. N'est-ce pas un nom nouveau donné à une maladie très connue?

. . . . Non seulement le poste d'Archiatre, mais même celui de Hofmedicus est trop bon; mais dans la situation où je suis il faut pourtant tenter un peu la fortune. Ce qu'il y a de mieux, c'est ce me semble d'attendre la reponse que vous fera S. E. de Munchhausen.

Par le debut de l'ouvrage dietetique que M. *Tralles* a adressé au Roi de Pologne, je ne crois point qu'il aye le desir d'être medecin d'une cour.

Nous avons des maladies bilieuses de tout coté, et il en meurt assés de monde dans le baillage de Königsfelden. M. *Tscharner* m'a voulu faire l'honneur de me charger de ceux de Mandach, mais je n'aurois pas été en état de m'y transporter ni à pied ni à cheval ni en voiture. Je l'ai donc prié de permettre que j'y envoie M. le conseiller Füchslin de Brugg, en promettant de l'aider journellement de mes conseils sans en demander à L. L. E. E. aucune recompense; et voilà ce que j'ai fait depuis dix jours . . . Le ministre du lieu, M. Meyer, visite tous les malades deux ou trois fois par jour . . . C'est un homme extrêmement pieux et très valetudinaire; il avoit les plus grands prejugués en medecine, mais mon ouvrage sur la dyssenterie l'en a gueri, et si bien gueri qu'actuellement tout maladif qu'il est lui-même, il se porte partout lui-même et donne les meilleurs conseils. Mais il m'écrit le 18 Fevrier: Die steinernen Seelen lassen sich weder vor ihren Mißbräuchen warnen, noch zu einem ordentlichen Gebrauche der Mittel bewegen, Unvernunft und Eigensinn ist der meisten Führer.

C'est une consolation bien douce pour moi que ce livre sur la dyssenterie excite plusieurs ministres de campagne à faire le bien que sans cela ils n'auroient jamais fait; malgré les clameurs de quelques-uns d'entre eux contre ce livre, et malgré le triomphe de ceux qui ont dit par ici que Messeigneurs du senat de santé n'y avoient fait aucune attention.

J'ai reflechi à l'ouvrage sur l'irritabilité, et je suis au desespoir d'être forcé à vous dire, Monsieur et très cher Patron, que je n'aurai pas le tems



pendant plusieurs mois de me charger d'aucun ouvrage littéraire quelconque. Mais dès que l'été me procurera plus de repos, je me verrai obligé à songer au troisieme Tome de mon Tr. sur l'experience qu'on desire de tout coté, et qui me coutera pour le moins une année entiere de travail. Ajoutés à cela que je ne puis ni lire ni ecrire à la chandelle et que la vie sedentaire me tue.

J'ai reçu hier par un anonyme les representations des C. A. B. de Geneve du 13 Fevrier. J'ignore qui me fait depuis plusieurs mois cette ennuyante galanterie, je deteste cette espee de lecture, et je n'ai lu aucune de ces brochures. De grace dites-moi pourtant, Monsieur, à quoi tout cela aboutira?

Br. ce 21 Fevrier 1768.

Zimmermann.

197.

(Bern Bb. 28, Nr. 87. — Frensdorff S. 170.)

La maniere infiniment genereuse avec la quelle vous avés bien voulu me faire connoître à S. E. de Munchhausen, l'esperance que vous avés conçu en ma faveur et temoigné à ce grand ministre, jointe aux soins empressés de mon ami Tissot, a produit un effet frappant: je suis appelé par S. E. de Munchhausen à la place de feu M. Werlhof avec douze cent ecus de Pension.

Je ne scaurois vous exprimer, Monsieur et très gracieux Patron, tout ce que mon cœur me dit pour vous dans cette occasion. Je ne scaurois même vous decrire aves assés de clarté l'impression que cette nouvelle a fait sur mon esprit: c'etoit un melange de plaisir et de crainte. Le plaisir diminuant la



crainte, la crainte diminuant le plaisir, il en resuloit au premier moment un sentiment doux et tranquille; mais d'abord après la crainte prit le dessus.

Ma belle mere etant resoluë de me suivre, ma femme etant enchantée de cette vocation, je l'ai accepté sur le champ avec quelques conditions auxquelles les circonstances m'ont forcé: 1. Que Sa Majesté me fasse la grace de me payer les frais de mon voyage. 2. Que ma pension commence lorsque Sa Majesté aura bien voulu m'agrée. 3. Que j'aye la liberté de rester pour l'arrangement de mes affaires encore trois mois en Suisse, après ma nomination à cette place.

En arrivant à Hannovre je serois pour ainsi dire à la rue, sans maison, sans meubles, sans utensiles, sans rien de tout ce qu'il faut pour un menage; ce n'est qu'à force d'argent qu'on peut lever de pareilles difficultés, et voilà ce qui m'a engagé de proposer ces conditions. J'ai tout cela à Brugg, mais il sera impossible de vendre ma maison ou de tirer quelque argent de mes meubles etc.

Vos directions, vos conseils, Monsieur et très gracieux Patron, me seroient d'une utilité infinie, si l'affaire reussissoit. Je n'ai aucune idée de ce que la place de premier medecin exige, et je fremis en y pensant. Après cela quant aux details œconomiques je ne scaurois à qui m'adresser, car je ne connois qui que ce soit à Hannovre.

L'importance de la grace que vous m'avés fait demande plus que des remerciements par ecrit, je ferai le voyage de Berne pour pouvoir en personne vous presenter mes hommages et vous dire avec

effusion de cœur, combien je suis touché et frappé de tout ce que vous avés fait pour moi.

Je crois devoir tenir cette vocation absolument secrète, je n'en ai rien dit à qui que ce soit, et je vous supplie de vouloir bien en faire autant.

Brugg ce 21 Avril 1768.

J. G. Zimmermann.

198.

(Bern Bb. 28, Nr. 95b.)

Je suis infiniment sensible à la part que vous prenés à mon avancement et à tout ce que vous avés fait pour moi dans une occasion si importante. Je vous supplie de vouloir bien me continuer vos bonnes graces, de m'honorer toujours de votre protection et de m'aider de vos excellents conseils. Si je puis jamais vous être bon à quelque chose, si je puis l'être à ceux que vous aimés et que vous estimés, ordonnés je vous conjure, et croyés que rien au monde ne scauroit m'être plus intéressant et plus agreable.

Les arrangements que je suis obligé de prendre m'ont forcé lundi passé à rompre mon secret. Ainsi, Monsieur et très gracieux Patron, il n'est plus necessaire de cacher cette affaire à mes connoissances de Berne, j'en ai parlé aujourd'hui au Professeur Stapfer. Une chose qui me fait beaucoup de plaisir c'est que je vois qu'on me regrette ici et que des gens versent pour moi des larmes qui n'ont gueres été mes amis. Je vois aussi d'un autre coté que parmi mes concitoyens que j'ai conté au nombre de mes amis, et que j'ai toujours traité comme tels, on porte du fond de l'ame envie à mon sort. Tout cela amuse.

Je vous suis infiniment redevable d'avoir bien voulu entrer dans quelques détails à l'égard de ma situation future.

Je sens bien que Hannovre doit être chère, mais je me conduirai avec toute la prudence nécessaire à cet égard. Je ne sais pas ce que vous entendés par des Porteurs? j'ai de fort bonnes jambes, et ma femme les aura, à ce que j'espere, ma belle mere ne sortira guères.

Si le Roi me feroit la grace de me payer les frais de mon voyage, je pourrai risquer peutêtre de prendre quelques affaires de plus avec moi? Par exemple trouve-t-on des commodes, des bureaux, des tables à Hannovre comme vous les trouvés chés Funk à Berne? Nous avons tout cela. Je sens bien qu'il seroit ridicule de charier dans un pays éloigné de l'étain, de la fayence, de la porcelaine, des miroirs. Ou y a-t-il à cet égard quelque exception à faire?

J'ai sondé par main tierce si j'oserois supplier le ministre de m'indiquer quelqu'un qui se charge de mes affaires. Jusqu'ici je n'ai point eu l'honneur d'écrire encore à S. E. de Munchhausen, mais je le ferai, si par le retour du courier vous voulés bien me donner l'adresse de ce Seigneur? Puis-je écrire la lettre sur du papier tel que celui-ci?

Il paroît en effet que les fonctions de premier medecin ne sont qu'agreables. Mais je n'entends rien par ex. aux maladies des bestiaux qui sont aussi du ressort d'un conseil de santé, et comment pourrai-je suppléer à cette ignorance? Serai-je assesseur du conseil de santé ou Président? ou mon individu sera-t-il le conseil de santé?

Ne connoissés-vous point, Monsieur et très gracieux Patron, messieurs les medecins de la cour? Je ne connois que le Dr. *Wichmann* de nom; est-ce peut-être ce M. *Wichmann*, Danois, qui a étudié avec moi à Gottingue? Il m'importeroit de connoître un peu les caracteres de ces Messieurs. Mon dessein est de vivre avec eux au mieux, comme avec tout le monde sans exception. Ce n'étoit que le malheur qui m'a rendu un peu caustique dans ce pays-ci, et surtout l'hypochondrie. Mais il n'en sera plus question, je serai donc comme un agneau.

J'ai vu hier M. de *Hellerstein* qui a étudié à Gottingue et qui connoit très bien la carte de cette ville. Il me dit qu'il y a une desunion affreuse entre les Professeurs en Medecine, surtout entre *Schröder* et *Vogel*, qu'ils en sont venus nouvellement à des exces indecents, portés devant le ministre de Hannover; que l'un y a écrit que l'autre avoit tué tel malade etc. Tout cela est bien facheux pour ceux que cela regarde; je pense que le meilleur parti pour moi sera la douceur et l'honneteté avec tous?

*M. Richter* votre collegue vient d'épouser la veuve d'un Professeur *Crusius*.

Oserois-je vous demander qui est ce M. de *Hellerstein*? Il me dit qu'il a eu l'honneur de vous voir la semaine passée.

Vous avés presque la guerre à Berne. Les Neuf-chatelois sont des gens affreux, detestables, indignes de la pitié d'un honnête homme, mais je pense que le Roi de Prusse scaura au mieux les ranger. Est-on bien sur que tout ce desordre n'entrainera aucune mauvaise suite pour notre pays?

Br. ce 4 May 1768. J. G. Zimmermann.

199.

(Bern Bd. 28, Nr. 119, Frensdorff S. 172.)

J'ai espéré que je trouverai le loisir nécessaire pour pouvoir répondre à la lettre obligeante dont vous m'avés honoré le 7 May, et à present je vous écris au milieu du plus horrible embarras.

Vendredi passé j'ai reçu ma patente. Le Roi me donne 600 Ecus pour le voyage et 300 Ecus de Pension d'avance; mais en même tems le ministre m'ordonne d'être à Hannover sur la fin de ce mois. J'ai remercié samedi à Messieurs de Munchhausen et de *Hardenberg*, et j'ai dit qu'il m'étoit absolument impossible d'être à Hannover au tems marqué, d'autant plus que je m'attendais pour sur à la liberté de pouvoir rester encore trois mois en Suisse après ma nomination. Rien de tout ce qui devoit être fait n'est fait encore. non pas par ma negligence, mais par ma position et des causes qui ne dependent pas de moi. Pour comble de desastre M. Tissot m'a écrit hier une lettre infiniment pressante pour m'engager à partir dans ce mois. Je vous laisse juger vous-même, Monsieur, quel coup de foudre cela étoit pour moi, puisque de cette façon je ne vous verrai pas (comme je me l'étois proposé sans restriction) et que je ne verrai point mon ami Tissot.

Je tenterai l'impossible, et je ne perdrai pas un seul moment, voilà tout ce que je puis promettre.

Je ne vous fais point mes adieux encore, hélas, je voudrois être dans le cas de ne les jamais faire.

Plaignés-moi, Monsieur, pour l'obligeante impatience dont on m'honore à Hannover.

Brugg ce 6. Juin 1768.

Zimmermann.



J'avois déjà écrit à S. E. de Munchhausen le 11 May. Ma patente est du 19.

200.

(Bern Bd. 28, Nr. 123, Frensdorff S. 173.)

Au nom de Dieu parlés-moi de vos intérêts à Hannover, ce seront les miens. Je ne scai point ce que vous entendés par la crise singuliere dans la quelle la situation de vos affaires avec Hannover doit se trouver, mais si je le savois, et si je pouvois vous faire quel plaisir que ce soit, je seroi au comble de mes vœux.

Sans doute il faut gagner la confiance et l'amitié du ministre. Ce sera un des premiers mobiles de toutes mes actions, et cela me sera d'autant plus interessant qu'au plus profond respect pour lui se joint l'attachement le plus vif. Vous jugerés, Monsieur et très honoré Patron, par la lettre cy jointe, combien j'ai à me louer de M. de Munchhausen.

Je suis enchanté d'apprendre que vous ne vous portés pas mal, que vous suivés votre train ordinaire, que le travail vous amuse. Je recevrai avec des remercimens infinis le III. Volume des opera minora. Le grand ouvrage dont vous parlés est apparemment, l'enumer. stirp.? et la bibliotheque de Botanique sera une partie du meth. stud. med. retouché? . . . .

Ce sont les cures d'été qu'on se propose à Hannover qui sont cause qu'on me desire avec tant d'impatience. On s'attendera là à des idées nouvelles, comment pourrois-je satisfaire le public à cet egard, car je suppose qu'il ne s'agit pas là de guerir? Les femmes surtout desirent du nouveau, et je suppose qu'elles auront bu toutes les eaux minerales du monde.



Ma mere et ma femme vont à Hannover sans crainte. Ce n'est que l'horrible embarras dans lequel nous nous trouvons à cette heure qu'elles ont craint; mais il est heureux qu'on nous presse tant, car cela apprend à faire presque l'impossible. Nous avançons considerablement.

J'espère (comme vous semblés le croire aussi) que nous laisserons derriere nous les hommes qui aiment de pouvoir opprimer, puisqu'ils peuvent le faire avec succès. Dans les pays que j'ai devant moi, une puissance est toujours ecrasée par une autre, et ceux qui peuvent tout ne me semblent vouloir que le bien.

Je vous envoie par le coche un ouvrage qu'on trouvera en Suisse fort hardi, si on l'entend. De ma vie je n'ecrirai plus rien dans ce gout.

Brugg ce 11 Juin 1768.

J. G. Zimmermann.

M. Frederic Gottlieb *Mejer*, Hofmedicus à Hannover (que je ne connoissois pas) m'a ecrit du 2 Juin une lettre extremement polie; il m'offre ses services en tout et même sa maison. Cette lettre de la part d'un collegue m'a fait bien plaisir, et il sera surement content de ma reponse.

Je me rappelle qu'une sœur de M<sup>e</sup> Haller-Schulthess m'a dit il y a 4 semaines que tel jour vous vous deciderés, Monsieur, si vous vouliez quitter le pays ou non.

201.

(Bern Bb. 28, Nr. 99b.)

Vous m'avés raconté vos affaires avec Hannover de la façon du monde la plus claire; il ne falloit pas

d'avantage pour me faire comprendre qu'en effet cette situation est critique et desagreable. Si cette affaire ne finit pas avant mon arrivé à Hannover, j'aurai la plus belle occasion du monde d'en dire au ministre tout ce qui vous plaira, et de vous informer aussi de tout ce que vous serés bien aise de savoir.

Il y a un seul article sur le quel vous ne devés pas, Monsieur et très cher Patron, vous fier à moi. Vous prefereriés une pension, et moi non seulement je prefererois, mais j'ambitionerois de vous voir à Gottingue. Vous y serés dans votre element et à Berne vous n'y êtes point. Je ne puis vous exprimer, combien cela me feroit plaisir. Vous pourriés conter sur moi en tout et partout et m'employer sans reserve à tout ce qui pourroit vous faire plaisir. Toutes les années je viendrai une fois vous voir, ma mere et ma femme et ma fille viendront vous voir quatre fois par an; Madame Haller et M<sup>lle</sup> Charlotte viendront chés nous à Hannover aussi souvent que cela leur plaira. Cette perspective m'enchante.

Personne ne sçaura rien de tout ce que vous m'avés confié; mais je vous serois fort obligé, si vous vouliés m'instruire de tout ce qui sera arrivé jusqu'à mon depart . . .

Assurement je serai nouveau à Hannover, bien nouveau à tous egards.

Ne craignés rien, Monsieur, par rapport au manque de bonhommie. Je crois que je n'ai pas l'honneur d'être assés connu de vous.

J'ai repondu d'une maniere convenable à S. E. de Munchhausen et à M. le medecin Mejer.

Il fait trop froid à Petersbourg. Après cela vous

connoissés sans doute assés cette cour, pour ne pas souhaiter d'y être.

Il me semble, Monsieur, que vous calculés trop souvent votre vie (permettès que je vous le dise); et cela ne se fait jamais sans un sentiment très desagreable. C'est ainsi qu'on meurt lentement, ou plutot sans cesse. Vous avés la même tête que vous aviés à 40 ans; vous êtes mieux portant que vous l'etiés alors, vous n'avés que soixante ans. Ajoutés à ceci un peu plus de courage, pas plus que tout autre n'auroit à votre place, et vous serés surement à cet egard là fort tranquille.

Le III. Volume de vos opera minora me feroit infiniment plaisir, et je suis enchanté de savoir qu'on a traduit vos Poesies en Italien. Est-ce qu'on a traduit le tout?

Nous sommes occupé sans cesse de notre depart, et à force d'argent nous reussissons assés bien. Nous serions tous fort gais et fort contents, si nous en avions le loisir.

Brugg ce 16 May [Juni] 1768.

Zimmermann.

202.

(Bern Bb. 28, Nr. 147. Grensdorff G. 176.)

J'avois destiné le dernier jour de mon sejour à Brugg pour vous ecrire ma lettre d'adieu. Je pars demain, le 12 Juillet.

Je vous rends mille graces pour les opera minora et la traduction de vos poesies.

Je me flatte que tout ira bien à Hannover, et que vous serés immanquablement à Göttingen, Monsieur. La crainte d'un refus aura rendu M. de

Munchhausen un peu réservé; cependant par les démarches que vous avés fait, il ne devoit pas s'y attendre. Je souhaite du fond de mon ame que cette affaire se reussisse bientôt, je m'en promets un plaisir et une satisfaction infinie.

A Dieu ne plaise donc que je vous fasse, Monsieur, le triste compliment que je vous ferois aujourd'hui, si je ne devois vous revoir jamais.

Ma mere et ma femme sont à demi mortes de fatigue; mais je me flatte que le voyage les remettra en peu de jours. Ce seront nos jours de repos.

Mille tendres compliments pour la partie de votre famille que vous quitterés et que je quitte, et mille et mille remerciements encore de la part de nous tous pour M. et M<sup>e</sup> Haller de Wildenstein.

Dieu vous conserve et vous amene, Monsieur, le plus heureusement du monde dans le pays qui sera desormais notre patrie.

Je presente bien mes respects à Madame Haller et à notre bonne amie M<sup>lle</sup> Charlotte. Dieu vous conserve et me conserve surtout aussi votre amitié et votre bienveillance.

Brugg ce 11 Juillet 1768.

Zimmermann.

Je pars avec la joie dans le cœur.

203.

(Bern Bd. 28, Nr. 167. — Grensdorff S. 177.)

L'accablement excessif dans le quel je me trouve depuis mon arrivée à Hannover ne m'a pas permis jusqu'ici de vous ecrire comme mon devoir l'exigeoit:

Nous sommes parti de Brugg le 12 Juillet et arrivé à Hannover le 29. La moitié de notre voyage

a été très heureuse, l'autre très malheureuse. Ma fille a été dangereusement malade en chemin, ce qui m'a obligé de m'arrêter à Darmstadt. Notre voiture fut renversée avec nous tous, et notre roue brisée sur les chemins affreux de la Hesse; notre voiture nous devint encore inutile à une lieue et demie de Gottingue, tandis qu'il pleuvoit à verse et que nous étions à l'entrée de la nuit, dans une vaste solitude et avec des jambes enflées. Mais ce qu'il y avoit de plus affreux, c'est le chemin à une lieue de Bruggen, lorsque nous venions d'Einbeck où depuis onze heures jusqu'à onze heures et demie de la nuit nous passâmes par un borbier qui m'alloit jusqu'aux genoux et où nous aurions été étouffé, si ma voiture eut été renversée, comme elle auroit dû être mille fois. Jamais les routes de ces pays-ci ont été si affreuses avant la guerre; aussi suis-je allé depuis Basle jusqu'à Marbourg et Holzdorf avec quatre chevaux, depuis Holzdorf jusqu'à Cassel avec six, et depuis Cassel jusqu'à Hannover il m'en a fallu à toute force huit chevaux.

Je suis arrivé à Gottinguen le 26, j'y suis resté le 27 et j'en suis parti le 28. Ma mère et ma femme s'y sont plu extrêmement, et elles auroient souhaité d'y demeurer. En effet Gottingue est changé considérablement, embelli de tout côté autant que cela se peut, mais surtout plus agréable par une façon de vivre plus aisée, plus ouverte; l'air des étudiants même est changé de tout au tout; ils sont mis tous à la Française et ne portent point d'épées.

De tout côté on m'a demandé, si vous ne veniez pas à Gottingue, de tout côté j'ai répondu que cela



etoit encore incertain. Je fus fâché d'apprendre par M. *Putter* que vous ne pouviés pas avoir en tout cas la *Londonsche*. Arrivé à Hannover je fus curieux au supreme degré de ce que S. E. de Munchhausen me disoit de vous; mais comme cette conversation ne venoit pas sur le tapis, je l'y ai amené moi-même, en demandant à M. le Premier Ministre si Gottingue aura bientôt le bonheur de vous revoir. M. le Premier repondit qu'il le souhaitoit, mais qu'il n'en croyoit rien, que vous aviés paru resolu, mais qu'il avoit encore lieu de douter de la fermeté de votre resolution. A ceci je repondis que l'impossibilité de trouver un logement convenable à Gottinguen pourroit bien vous faire balancer, mais qu'au moins à mon depart vous avés été fermement resolu d'accepter la vocation aux conditions qui étoient connues à S. E., que par consequent j'étois persuadé qu'on pouvoit compter sur vous. — Je le souhaite de tout mon cœur, repliqua M. le Premier M., mais en ajoutant: je n'en crois rien.

Je vois M. le Premier Ministre tous les matins puisqu'il est malade d'une toux violente . . . .

N'ayant point de logement fixe encore je suis dans le plus grand embarras. Un million d'idées m'affligent et m'effrayent, mais par la grace de Dieu ma femme et ma mere se soutiennent infiniment mieux que moi. Mon voyage m'a coûté beaucoup au de là des 600 ecus qui m'ont été accordé et on m'a d'abord deduit de ma pension cent ecus pour la caisse des invalides. Je ne prevois point que je pourrai soutenir la fatigue de mon état. En un mot j'ai le desespoir dans le cœur sur le parti que j'ai

pris. Peut-être que j'en penserai autrement dans la suite; mais quoiqu'il en soit, je me croirai l'homme le plus heureux, si sans perte je pouvois retourner dans mon pays après quelques années; c'est à dire si en revenant à Brugg j'aurois autant que j'ai eu avant que je me suis préparé pour ce malheureux voyage.

Je vous dis tout cela en confidence, mon gracieux Patron; daignés accorder un accueil favorable à mes larmes. J'ai déjà fait mon Epitaphe, la voici: J'étois bien et pour avoir voulu être mieux, je suis ici.

Hannover ce 8 Aout 1768.

Zimmermann.

Me voilà chargé d'une commision singuliere. M. *Baldinger* m'envoie cette enorme lettre en me priant de vous la presenter si vous etiés, comme il le suppose, à Hannover, ou si vous etiés encore à Berne, de la faire partir avec la premiere poste. Il me paroît ridicule de vous envoyer de pareils paquets par la poste, mais je suppose que c'est pour quelque affaire d'importance.

Je suis instruit à fond du genre de vie qu'a mené M. Werlhof. Si j'avois jusqu'à son genie etonnant, je prefererois pourtant la situation d'un forçat à Alger à la situation de M. Werlhof. Vous savés à quoi tout cela l'a mené? 1) à une mort prématurée. 2) Pas à un denier de profit; car il n'a laissé à ses enfants que ce qu'il a gagné dans une lotterie.

204.

(Bern Bd. 28, Nr. 186. — Grensdorff S. 180.)

Hannover ce 2 Sept. 1768.

J'ai reçu hier, Monsieur et très gracieux Patron, de la main de Monsieur le Premier Ministre votre

lettre du 21 Aout, et j'ai trouvé qu'elle étoit pour moi d'un prix inestimable. Vous avés senti mes peines, et vous avés tout dit ce que la sagesse peut dire pour me consoler; mon ami Tissot a fait la même chose et avec le même succès. Je me vaincrai, j'essayerai, j'aurai du courage avec un corps affoibli par la tristesse au de là de toute expression.

Vous avés bien raison de dire que Hannover est cher pardessus presque toutes les villes que vous connoissés; mais vous ne savés pas qu'encore depuis la guerre tout a rencheri prodigieusement, de sorte qu'à cet egard tout a changé infiniment depuis que vous avés été dans le pays. Le seul parti que nous puissions prendre c'est de retenir avec un soin infini tous nos besoins, de vivre aussi petitement que possible, de faire infiniment moins que ne font les familles des medecins qui n'ont que le tiers de ma pension. Il nous en coutera de cette façon là toujours 16 à 18 cent ecus par an pour le moins.

Tout ce que vous dites des affaires de M. Werlhof est vrai; il a eu des depenses enormes et fut entre autre aussi obligé de payer après la mort de son fils encore 10 000 Ecus de dettes. Mais les ressources qu'il avoit ne prouvent rien pour moi. Sa pratique s'est etendu depuis Moscau jusqu'à Rome, et ce qu'il a fait ici, les peines qu'il s'est donné me tueroient au bout d'un mois. A Dieu ne plaise que j'aye ses succès, ou plutot que le public d'ici ait une aussi bonne opinion de moi que de lui.

Il est incontestable que je jugerai mieux de mes circonstances dans une année d'ici. Je suis même intimement persuadé par les raisons psychologiques

que vous m'allegués et que je trouve d'un poids infini, qu'allors je me croirai mieux. La pratique ne me manquera pas, elle ne me manque pas même à present, et je commence à être consulté par lettres de plusieurs endroits du pays. Mais la pratique de Hannover n'est rien moins que lucrative à ce que m'on dit; de très grandes maisons ne donnent que deux, trois ou quatre Louis de pension annuelle à leur medecin, et cependant ces maisons occupent le medecin infiniment. En general il me semble que ce pays est infiniment plus pauvre que vous le croyés. Les consultes etrangeres sont donc absolument ce qu'il y aura de mieux pour moi, c'est la ressource dont il me faudra vivre. Le gain que je ferai le plus surement ici, c'est l'experience: j'aurai plus d'habilité, plus de facilité pour la pratique de mon art, si Dieu me donne la vie; et c'est assurément ce que je conte pour beaucoup. J'aime le travail, l'etude, et je n'ai aucun gout pour ce qu'on appelle ici du plaisir. Je crois même que je gagnerai bien des gens par l'honneteté de mes procedés qui depuis l'anarchie qui a suivi la decadence et la [mort de M. Werlhof est devenue un peu rare. Vous pouvés conter, mon cherissime Patron, sur ma douceur et ma prudence même vis à vis de ceux qu'il est impossible de gagner par là.

Je ne scai si je vous ai dit que le medecin qui a depuis la mort de M. Werlhof la confiance de toute la noblesse et de presque toute la ville est M. *Muller* d'Osterode qui a été votre disciple et qui de mon tems avoit M. *Norréen* pour gouverneur. Je commence pourtant à soupçonner qu'il s'elevera aussi un parti

en ma faveur avec la suite du tems; la famille de Hardenberg me veut un bien infini, et si la vie de M. le Premier Ministre pouvoit être conservée, je crois que j'aurai toujours sa protection de même que celle de Madame la Premiere Ministre que je ne vois jamais sans un plaisir infini, et je la vois tous les jours.

M. le Premier Ministre travaille toujours comme il l'a fait il y a vingt ans; mais il a toujours une disposition fiévreuse, et la fièvre peut être occasionnée et l'est souvent par un rien: avec cela une toux enorme tous les jours, des crachats immenses, un mauvais gout à la bouche, et une extreme maigreur jointe à un teint pale et jaunatre. Je crains beaucoup cet hyver, car surement la moindre maladie aigue pourroit nous faire faire une perte à la quelle je ne puis penser qu'en tremblant, quoique j'y pense tous les jours. Oserois-je vous demander, mon cherissime Precepteur, votre avis sur cette maladie . . . . .

Permettéz-moi, mon cherissime Patron, que je vous parle du veritable etat de vos affaires d'après ce que je scai soit par S. E. de Munchhausen, soit par M. le Hofrath *Strube* qui a la sousdirection de toutes les affaires de Gottingue et toute la confiance de S. E. Le Roi vous desire, cela est incontestable; mais S. E. de Munchhausen ne vous desire pas moins, quoique avec un sentiment d'impatience amicale sur les obstacles que selon M. le Premier Ministre vous aimés à trouver en tout ceci. On croit que vous ne voulés pas fortement (je le crois aussi quoique je soutienne le contraire) et c'est tout le mal de l'affaire. Si vous vouliez être coulant par rapport



à votre logement, prendre par exemple la maison de Schmahl qui vaut bien la Londonschenk, dire d'une façon decisive que vous viendrés dès que vous aurés un logement, alors tout ces nuages disparoistroient tout à coup. Il est sur au reste que vous ne pouvés plus trainer longtems cette affaire, car on croit que le Roi sera bientôt indisposé aussi, malgré son estime personnelle qu'il a pour vous à ce que je scai de science certaine. Il n'étoit pas même politiquement utile par le passé de negocier à la fois ici et à Londres, car ceci a surement été une cause de retard. Bref M. le Premier Ministre vous souhaite, Monsieur, aux conditions que vous avés proposé vous-même, mais il souhaiteroit aussi un langage plus decisif de votre part, une velleité déterminée.

Nous avons eu ici par plusieurs fois M. de *Behr*, Ministre du Roi à Londres. A juger de l'empressement universel avec lequel on a fait la cour à ce seigneur, il est infiniment bien avec le Roi et il doit avoir les plus grandes esperances pour Hannover. J'ai eu l'honneur aussi de voir ce seigneur, il m'a reçu d'une façon infiniment polie, comme Messieurs les Ministres m'ont reçu tous. Je ne pouvois m'empêcher à toutes ces audiences de penser à M. l'avoyer *d'Erlac* et aux audiences qu'il donne. On disoit que Hannover est une Republique à cet egard et Berne un etat despotique.

Je serois un ingrat, si je ne me louois pas de la bonhommie que je trouve ici chés une infinité de personnes, et de la politesse que je trouve chés la noblesse sans exception. Il n'y a que le bas peuple

qui me deplaie; mais aussi est-il traître, usurier, trompeur, miserable à tous egards.

Ma pauvre mere et ma pauvre femme prennent pour me menager admirablement bien leur parti ici quoiqu'elles se trouvent dans un labyrinthe cruel que vous sentirès, mais que je suis incapable de vous peindre.

J'espere que Madame votre Epouse et vos chers enfants seront remis des desastres de leur voyage. Nous presentons à Madame votre Epouse, à Mlle Charlotte et à toute votre chere famille nos plus tendres compliments. Mais je vous supplie, Monsieur, de ne dire à ame qui vive (excepté à M. Tissot que je salue du fond de mon ame) le veritable etat de ma situation.

Je suis charmé que de Haen soit revenu de sa fureur; je souhaite que tous vos ennemis en reviennent, et que tous vos amis vous aiment aussi tendrement, aussi sincerement, aussi chaudement que Votre etc.

Zimmermann.

Je sors d'une maladie bien douloureuse, causée par les terribles inquietudes de mon esprit . . . . .

Les lettres volumineuses que des savants allemands voudront vous faire parvenir dans la suite seront envoyées à l'adresse de Me. Vandenhoek.

Permettés-moi, mon cherissime Patron, de vous avouer le non plus ultra de mon ambition, ce que le bon Dieu me fasse la grace de gagner en cinq ou six ans autant à Hannover qu'il faudra pour reparer les pertes que j'ai fait pour venir ici (j'en excepte mes postes perdus à Brugg pour jamais) et pour donner une education honnete à mes enfants. La

joye rentreroit dans mon cœur à mesure que j'aurois l'esperance de parvenir à ce terme qui seroit aussi celui de mon sejour dans ce pays; alors je retournerois à Brugg et dans ma maison paternelle pour y être meprisé, pauvre et content. Mais hélas, je n'espere pas ce que j'ambitionne.

Oserois-je vous prier de faire parvenir la lettre cy-jointe à son adresse?

205.

(Bern Bb. 29, Nr. 29 a.)

Je ne vous ai point écrit, Monsieur et très gracieux Patron, depuis six mois, puisque je n'aurois pu vous écrire que des choses que vous semblés désapprouver très fort, ou qui du moins vous eussent affligé. J'ai passé tout ce tems dans des larmes, regrettant sans cesse sur le sac et sur la cendre d'avoir accepté non pas un poste désiré, mais un poste qui m'a été depeint comme infiniment avantageux, et que je n'ai désiré que comme tel. Ma santé a été détruite dès le mois d'Aout et par les secousses réitérées dès lors chaque jour j'ai souffert de tourments inouis; cependant je me suis acquitté aussi bien que j'ai pu de tous mes devoirs; j'ai fait tous les jours de la vie mon tour chés Monsieur le Premier Ministre et chés tous mes malades, quoique privé jusqu'au dernier reste de tout ce qui s'appelle force d'esprit ou de corps. A l'âge de quatre-vingt ans on ne peut pas être enervé d'avantage; ce n'est que depuis le 25 Janvier que j'ai commencé de ne point sortir et de garder le lit. Mes jambes déchirées par des douleurs atroces ne me portoient plus, il falloit me soutenir partout, je pris des evanouissements sur chaque

escalier. Dès que je fus au lit mon esprit étoit en repos, et malgré une maladie peut-être incurable, je fus heureux et tranquille aussi longtems que je gardai le lit; c'est à dire pendant quinze jours.

Dans cette triste situation je prendrois mon parti, si Dieu m'accordoit la santé; mais je suis sans cesse exposé aux rechutes de la même maladie . . . . . ayant sans cesse devant les yeux la ruine totale de ma famille, causée par mon déplacement, l'énorme cherté de ce pays, la petitesse des ressources et surtout ma santé détruite, je ne puis assurément pas digérer bien. Ce qui a donné le coup mortel à ma santé, c'est que le mal a paru jusqu'ici sans ressource, et que je n'ai decouvert encore aucune apparence de pouvoir retourner dans mon pays.

J'ai fait jusqu'ici ce que vous me conseillés dans votre dernière lettre de ne faire point du tout; je me suis reserré outre mesure; j'ai vécu misérablement en comparaison avec la façon dont j'ai vécu à Brugg; cependant en me privant de presque toutes les commodités de la vie, je vois démonstrativement qu'il m'en coutera deux mille ecus par an. Aussi ma femme qui s'est conduit jusqu'ici comme un ange, deperit depuis quatre mois; ma belle mere se meurt, et mes enfants, ces pauvres orphelins, hélas que deviendront-ils?

Le climat de ce pays me tueroit, si tout le reste étoit bien. En Suisse je ne pouvois jamais supporter l'humidité; ici l'air est constamment humide, et les rues remplies de plus de boue qu'il n'y en a peut-être dans tout le canton de Berne. Voici le terrain qu'il m'a fallu arpenter tous les jours depuis le matin

jusqu'au soir ; aussi mes forces s'évanouissoient ordinairement dès la première ou la seconde maison dans laquelle j'entrais le matin. Vous me conseillerez de prendre des porteurs, mais il m'en coûteroit deux gouldes chaque jour si je voulois seulement me faire porter depuis 9 heures de matin jusqu'à une heure après midi.

Le détail des maux dans les quels je me suis plongé en venant ici est immense. J'en cache ici les causes, mais on n'en voit pas moins l'effet sur mon cadavre ambulante. Du reste comment voulés-vous, Monsieur, que je cache mon Heimweh, tandis que les larmes me coulent involontairement dès qu'on me prononce le nom de ma Patrie ?

Ma femme a écrit à M. Tissot le 9 Janvier une lettre dans laquelle elle lui peint avec des couleurs infiniment menagées notre situation desespérée. Je lui ai écrit le 5 Février la maladie qui depuis trois semaines me retient en chambre. De grace, Monsieur et très cher Patron, faites vous envoyer cette lettre par M. Tissot, et réfléchissés, je vous en supplie, sur ma situation. Je serois guéri, si je pouvois partir, mais où aller, où trouver de quoi vivre en Suisse ? — Ce qu'il y auroit de plus essentiel pour le présent, ce seroit de guerir mon corps . . . . .

Mais brisons là dessus ! — Comme je n'ai pas vu M. le Premier Ministre depuis trois semaines, je ne sçai à quoi on en est avec l'esperance de vous posséder à Gottingue ; ces esperances ont haussé et baissé bien souvent depuis six mois. J'ai compris mieux que je n'ai osé ou voulu dire ce que vous faisoit tant balancer, mais je sens qu'il faudroit



pourtant jusqu'à Pâque prendre un parti. M. le Premier Ministre vous desiré, le Roi vous desiré, je scai l'un et l'autre de science certaine, et vous le scaurés, Monsieur et très cher Patron, par tout ce qu'on vous a mandé cet hyver de la part de S. E. de Munchhausen. Mais vous ne pouvés pas ignorer qu'après Pâque la patience manqueroit à la fin non seulement à M. le P. M. mais au Roi même. Je prie Dieu qu'il vous mene par sa grace au but le plus convenable à vos veritables interêts; vous sentés quant à moi ce que je dois desirer, mais à Dieu ne plaise que je desiré la moindre partie de mon bonheur à vos depends!

M. le Premier Ministre s'est très bien soutenu cet hyver, et il a été content au plus supreme degré de sa santé; depuis le nouvel an elle étoit comme elle a été en Septembre et en Octobre. A présent il se reprend derechef.

Tout ce que j'ai pris la liberté de vous mander de notre situation sera (à l'exception de l'état de ma santé) un secret pour tout le monde excepté M. Tissot. Je n'écris à mes correspondants en Suisse rien de tout cela, si non que je ne me porte pas bien, que je ne supporte trop bien le climat et que la fatigue me tue.

Hannover ce 17 Fevrier 1769.

Zimmermann.

[*Folgen medizinische Fragen*]. Oserois-je vous prier, Monsieur et très gracieux Patron, d'envoyer cette lettre à mon ami Tissot sous votre enveloppe?

(Bern Bd. 29, Nr. 105. — Grensdorff S. 187.)

Ne soyés pas surpris, Monsieur et très gracieux Patron, de mon silence. Avec une santé ruinée, avec une constitution cassée, avec un cœur navré par la tristesse on n'est plus en état d'entreprendre quoi que ce soit, à moins qu'on y soit forcé par des coups d'étrivière. La douleur est l'unique signe par lequel je reconnois encore mon existence. Condamné dans un âge si peu avancé à mourir dans un pays étranger, n'ayant aucune esperance d'en sortir, ne prevoyant plus aucun bonheur terrestre, vous sentés bien que mon ame doit avoir perdu tous ses ressorts.

Je ne vous ai cependant pas moins félicité dans mon cœur du parti sage que vous avés pris de vivre et de mourir dans votre Patrie. Si j'avois scu combien il en coute à l'âge de 40 ans déjà de changer toutes ses habitudes et de mener une vie totalement opposée à celle qu'on a mené auparavant, j'eusse préféré mon humble situation à Brugg aux vanités les plus magnifiques du monde. Vous eussiés été malheureux à Gottingue; tous vos revenus auroient à peine suffi à vos depenses, et votre famille n'en auroit pas eu un cruche de profit, si j'excepte la pension destinée à Madame votre Epouse. Vous auriés eu de collegues jaloux, tracassiers, indomptables, et à leur tête votre ancien ami M. Michaelis. M. le Premier Ministre auroit à la verité été aussi bon qu'il a toujours été, mais avec sa mort vous auriés du moins été exposé à des changements dont il est très incertain, s'ils vous eussent fait plaisir. Aussi n'ai-je jamais cru que vous pensiés serieusement de

revenir à Gottingue, malgré les protestations que j'ai toujours fait pour le contraire. Votre refus final surprit M. le Premier Ministre surtout à cause de l'équivalent qui vous fit rester à Berne ; je repondois que les larmes de votre famille et le cri de votre Patrie vous forçoient de rompre le doux lien qui en tout tems vous avoit attaché à Gottingue. Le Roi par contre a répondu à notre Ministre qu'il avoit toujours pensé que vous resteriez à Berne. M. le Premier Ministre me dit qu'il falloit faire bonne mine à mauvais jeu, aussi continue-t-il à vous consulter sur les affaires de l'université et en particulier de la société des sciences, et il le fera jusqu'à la fin de sa vie. Quant à votre pension vous n'avez pas la moindre chose à risquer.

N'ayant aucune correspondance à Berne j'ignore les changements qui se sont fait dans votre position, et ce que L. L. E. E. exigent de vous pour les 400 Ecus qu'elles vous donnent. J'ai bien vu la copie du memoire du senat de santé que vous avez communiqué à M. le Premier Ministre. Quoiqu'il en soit je felicite ma Patrie de vous avoir retenu, de vous avoir forcé d'être heureux à son service. Vous ferez assurément les plus grandes et les plus belles choses, si on vous laisse faire.

Je scai que M. Langhans est de retour à Berne et que M. Herrenschwand y s'est établi; je scai aussi que les absents ont toujours tort, ainsi je ne m'attends à aucune ouverture favorable du côté de Berne, ni pendant la guerre avec les Turcs ni après. Mes pretendues satires n'ont pas empêché plusieurs seigneurs de Berne à se faire guerir ou traiter par

moi; et à m'en recompenser très genereusement. Mais il est sur aussi que la seule chose qui auroit du me valoir quelque encouragement à Berne, mon ouvrage sur la dyssenterie ne m'en a pas valu l'ombre, pas un mot, pas une syllabe de la part du senat de santé. Je renonce donc aux esperances par les quelles j'ai taché quelques fois à calmer mon desespoir. N'esperant plus rien dans le monde je n'y ai plus rien à perdre que la vie.

Mon Heimweh vous etonne. Il est vrai comme vous le dites que j'ai senti violemment les torts de ma patrie, la petitesse de mon theatre, celle de ses acteurs, et cependant je desire ici de n'être jamais sorti d'une ville sans talents, sans emulation, et sans conversation, puisque la somme des maux qui m'accablent ici est non seulement superieure à la somme des maux que j'ai souffert à Brugg, mais infiniment superieure à la somme des maux que j'ai souffert pendant tout le cours de ma vie. Ajoutés a cela que je suis très content du gouvernement de Hannover, que j'y ai des amis parfaits et respectables à tous egards, que je vis en paix avec tout le monde et que tout le monde vit en paix avec moi; que de très beaux yeux pleureroient si je quittois Hannover, et qu'un très grand nombre de gens sont touché de me voir deperir et tomber d'une infirmité dans l'autre.

Vous me dites, Monsieur et très gracieux Patron, que pour me preparer un rappel il faut être en action, pratiquer et ne pas s'abandonner. Vous savés ce que je pense de la possibilité d'un rappel; malgré cela je ne suis que trop en action et je ne pratique que trop. Mais il n'y a pas un seul de mes malades

où je n'aie eu une defaillance ou chés le quel la parole ne m'ait été coupée soit par des douleurs enormes, soit par une impossibilité dont je ne scai pas trop bien la cause. Cette pratique nombreuse et qui ne mene à rien est précisément ce qui tue l'ame et le corps.

Vous voyés l'etat pitoyable de mon ame; et je vous dirai l'etat de mon corps. . . . . Ajoutés à ces phenomenes dont mon corps et mon ame sont ecrasé alternativement que toute ma famille est presque constamment malade et que le desir constant de tous est d'être enfermé le plutot possible dans le même tombeau.

Un article de votre derniere lettre (du 4 Mars) me taxe d'irreligion. Ce n'est pas dans un Candide qu'il faudroit etudier le systeme du desespoir, dites-vous, il faut se croire l'enfant cheri d'un Dieu bon etc. J'avois dit l'hyver dernier à M. Tissot que rien au monde m'eveilleoit plus, et que mon unique ressource etoient les livres de devotion. M. Tissot me repondit que je devois lire Candide, Petron etc. et que si cela ne me reveilloit pas que j'étois perdu sans ressource. Je lui marquai encore que je m'en tiendrais à la bible, et je l'ai fait. Mais après avoir été 3 semaines au lit en Janvier et Fevrier il me vint un jour en idée de lire Candide que je n'avois jamais lu et que j'ai regardé comme un ouvrage amusant et detestable après l'avoir lu. Je marquai cette lecture à M. Tissot; il en conclut que mon esprit alloit mieux, et vous veniés après, Monsieur, me faire cette reprimande. Je vous raconte tout



cela naïvement puisqu'un homme qui n'attend et qui ne souhaite que la mort ne craint pas un autre homme; peut-être je vous offense en vous montrant le tort que vous m'avez fait, mais comme vous me survivrés de longtems il est juste qu'au lieu de vous inquieter après ma mort je rende temoignage à la verité pendant ma vie.

M. votre fils demande les noms des officiers du regiment des Dragons legers de la Reine. Les voici. Chef et colonel M. le generalmajor de Freytag. Lieutenant colonel M. Friedrichs. Major M. de Hattorf. Capitaines M. M. de Rorscheit, de Breimann, Luderitz, de Wangenheim.

En reponse de votre billet du 30 Avril je suis obligé de vous dire qu'avec un desir infini de vous rendre service en tout ce qui pourroit vous faire plaisir, je ne vois pas comment en qualité de medecin de S. M. B. à Hannover je pourrais faire vendre ici les arcanes de M. *Struve* apoticaire (si je ne me trompe à Lausanne) sans les connoitre, ou sans être intimement persuadé qu'ils surpassent tout ce que tous les medecins de nos jours connoissent de mieux contre les maux qui nous affligent. Si M. *Struve* peut me vendre autant de santé que j'ai eu à Brugg, je lui offre autant de Louis qu'il voudra et tous les services qu'il peut desirer.

Je finis cette triste lettre en vous priant d'en cacher le contenu à toute votre famille et à tout le monde en general, excepté à M. Tissot au quel je confie toutes mes peines. Ma mere et ma femme, malades et detruites par la tristesse depuis bien

longtems, vous offrent leurs tendres respects. Je suis etc.

Hannover 4 Juin (Jour de naissance du Roi et par consequent de rejouissance generale)

1769.

Zimmermann.

Oserois-je vous prier, Monsieur, de faire parvenir cette lettre à mon ami Tissot sous votre couvert?

Qu'est-ce que c'est, je vous en supplie que ce projet d'endosser un professeur en medecine à l'academie de Lausanne, pour que M. Tissot renvoye sa Patente?

207.

(Bern Bb. 33, Nr. 123.)

En revenant le 10 Septembre de la Saxe j'ai trouvé la lettre cy jointe d'un ami auquel je dois la vie, et qui a été cette derniere année deux fois aux portes de la mort. Comme il s'agit de le delivrer d'un chagrin qu'il prend extremement à cœur je n'ai pas pu balancer un instant de vous ecrire, Monsieur, en sa faveur, d'interceder pour lui et de vous supplier de vouloir bien lui accorder la grace qu'il vous demande. Le chagrin n'a eu que trop de part aux maladies horribles que M. *Meckel* a essuyé en Septembre et Octobre 1772 et au mois d'Avril, May etc. de cette année; aussi suis-je persuadé que vous le delivrerés de retomber aussi tristement que jamais, si vous voulés par quelques traits de plume remettre le calme dans son ame.

La reponse dont vous honorerés cette lettre, Monsieur et très gracieux Patron, sera un tresor pour moi, si vous pouvés y ajouter que vous vous portés

bien, que votre vie est douce, et que par consequent le bonheur est dans toute votre famille. Je vois avec admiration et joie toutes les semaines dans les gazettes de Gottingue que l'activité et la vigueur de votre esprit est toujours la même, et que vous écrivés comme vous avés écrit il y a vingt ans.

Dans une situation que tous ceux qui la conoissent trouvent très heureuse il s'en faut pourtant beaucoup que je le sois. La fortune fait tout pour moi; j'ai les bonnes graces de mon Roi, je puis me passer entierement de celles de notre noblesse; je ne suis occupé à Hannover qu'autant que je veux l'être: j'ai la confiance d'une infinité de personnes repandues en Allemagne et dans le Nord dont je traite les maladies par lettres et qui me recompensent largement et noblement de mes peines. Depuis deux mois j'ai été presque constamment hors de Hannover, toujours parmi les Princes et les Grands dont le prejugué travaille autant pour moi qu'il a toujours travaillé ici contre moi. Demain je vai encore avec la permission du ministere à Stade, et je pense que je finirai par là mes courses de cette année. Tout cela cependant n'est qu'un foible palliatif contre les maux qui m'affligent.

Je suis bien aussi longtems que je roule dans une voiture, je suis mal dès que je suis assis et que je n'ai écrit que pendant une demie heure. Une tumeur hémorrhoidale . . . . contractée subitement en Janvier 1769, rebelle à tous les remedes, me cause constamment des douleurs affreuses, m'attristit constamment, me tue constamment les petites forces de mon ame, me rend penible chaque action et

chaque pensée, et me desole surtout quand je n'écris qu'une page. Je suis riche et toujours malade.

Mon fils est chés notre excellent ami *Baldinger* à Göttingue, ma fille est chés notre excellent ami Tissot à Lausanne. Voilà ce que j'appelle du bonheur; tout le reste me paroît bien peu de chose.

Je ne vous ai pas écrit, Monsieur, depuis deux ans et demi, puisque je n'aurois pu vous écrire sans vous ouvrir mon ame et puisque je fremis toujours quand je dois aller à confesse sur ce qui me concerne le plus intimement. Il n'y a que les plus fortes distractions qui soulagent ma melancholie.

J'ai été à Göttingue en revenant de Cassel il y a quatre semaines. Je n'y ai vu que Baldinger et mon fils, mais j'ai vu votre maison en versant des larmes. Cette academie se soutient par les soins de M. *Brandes* (*Hofrath* und *geheimer Kanzleisecretär*) homme très éclairé et de beaucoup d'esprit, votre ami et le mien. Ce que feu le Premier-ministre de Munchhausen a fait de bien pour cet etablissement, M. Brandes le fait depuis longtems avec le même zele, avec la même activité, mais comme vous sentés bien avec un peu plus de peine, puisqu'il a toujours besoin du consentement de tout notre ministere.

J'offre mes tendres hommages à Madame votre Epouse etc. et je vous embrasse, Monsieur, avec un cœur rempli de la plus profonde veneration etc.

Hannover 13 Septembre 1773.

J. G. Zimmermann.

208.

(Bern Bb. 34, Nr. 34.)

J'ai été touché au fond de l'ame, lorsqu'en me repondant le 25 Septembre 1773 si obligamment pour M. Meckel vous me disiés, Monsieur, combien vous êtes incommodé; je le fus encore en recevant le 15 du courant votre lettre du 23 Fevrier avec l'incluse qu'il n'auroit pas été necessaire de me renvoyer.

Vous me permettrés de vous dire, Monsieur, qu'en Septembre je ne vous ai pas cru en danger, et qu'à présent je ne le crois encore moins. [Folgen ärztliche Rat schläge gegen Hallers Blasenleiden]. Permettés que j'ajoute encore qu'il me semble que l'opium pourroit bien emousser l'effet de la maladie, mais aussi en augmenter la cause.

Je vois qu'il y avoit bien des choses à repondre encore à votre lettre du 25 Septembre. Je le ferai un autre jour.

Reprennés courage, Monsieur, il n'y va pas de la vie. Rappelés-moi au souvenir de toute votre famille et croyés moi à jamais avec le plus tendre respect etc.

Hannover 18 Mars 1774.

J. G. Zimmermann.

209.

(Bern Bb. 34, Nr. 183a.)

M. Brandes au quel j'ai fortement recommandé l'autre jour M. *Ehrhart* de Memmingen, et principalement aussi en votre nom, Monsieur, vient de me charger de cette lettre pour vous, dans la quelle il vous mandera peutêtre que M. *Ehrhart* vient d'être



reçu Professeur extraordinaire en medecine à Goettingue avec pension de 150 Ecus.

Il semble bien honteux pour moi qu'il faille une cause etrangere pour m'engager à vous ecrire, Monsieur. Mais si vous saviés que je ne puis jamais repondre qu'à la moitié des lettres qu'on m'ecrit, et que je n'ecris jamais sans lutter plus ou moins avec des douleurs qui pendant plusieurs années de suite, et surtout encore en 1772, 1773 et 1774 m'ont enlevé pendant une grande partie du jour la faculté de penser, vous me plaindriés et m'excuseriés.

J'ai devant moi une lettre dont vous m'avés honoré le 21 Avril 1774 et à la quelle je vai repondre.

Votre etat maladif d'allors m'avoit bien touché, mais je me defiai trop de moi même pour oser vous en dire plus que je ne l'avois fait dans une lettre precedente. Avec le plaisir le plus sensible j'ai appris il y a quelques semaines par M. *Soulzer* de Berlin que vous etiés guéri radicalement. Cette nouvelle m'a ravi, et je vous en felicite du meilleur de mon cœur.

Ma fille à la quelle vous avés fait l'honneur, Monsieur, de temoigner tant de bienveillance, y a eté infiniment sensible. L'ayant confié à M. Tissot j'ai cru ne pas devoir la retirer de Lausanne avec une espee de promptitude. Je l'en retirerai cependant au printems, mais je suis incertain encore s'il vaudra mieux l'envoyer à Geneve ou à Berne.

Vous me marqués, Monsieur, que vous m'avés envoyé vos Bibliothèques par vos libraires; j'ai reçu

celle de la Botanique et le 1 volume de la Bibliothéque de Chirurgie avec carton, le tout avec un sentiment intime de reconnoissance et un plaisir bien vif.

Au moment que je vous écris je sens que je voudrois vous écrire une longue lettre, mais j'ai commencé trop tard. Me permettriés-vous bien de vous raconter dans une autre lettre mon cas, pour vous demander quelque soulagement?

Mon fils est allé au commencement de Novembre, main en main avec le jeune *Meckel* (qui fait un excellent sujet) à Strassbourg. J'ai été obligé de le tirer de Gœttingue puisqu'il s'est amouraché de Madame Baldinger, ce que je n'approuvai du tout point. Oserois-je vous prier, Monsieur, de vouloir bien recommander de tems en tems ces deux jeunes hommes à M. M. *Spielmann* et *Lobstein*?

Hannover 23 Dec. 1774.

Zimmermann.

J'ai vu au dernier mois de Juin à Lübeck votre excellent disciple M. *Trendelenburg*, un bien digne homme qui m'a chargé de mille choses pour vous.

210.

(Bern Bb. 35, Nr. 23.)

J'ai reçu, Monsieur et très gracieux Patron, le 27 de ce mois votre lettre du 5 et j'y reponds par la premiere poste.

J'avois déjà appris par mon ami, M. le Professeur Stapfer que votre santé n'alloit du tout pas bien et j'ai été bien touché d'en recevoir la confirmation par vous-même.

Je voudrais bien pouvoir vous procurer le secours que vous donne l'opium par des moyens différents . . . .

Par un rescrit daté de St. James du 6 Janvier le Roi agrée M. Ehrhart avec un compliment très gracieux pour vous et pour moi. Sa pension fait nettement 150 Ecus en Pistolles à 5 Ecus. A titre de gage il a cent Ecus, Dienst-Equivalent 40 Ecus, ce qui fait 140 Ecus in *Rassengeld* ou 150 Ecus en Pistolles. — Une chose qui m'a beaucoup peiné pour ce pauvre Ehrhart c'est que le même jour que je lui envoyai en dernier lieu sa Patente, je reçus de Berlin la 2. Partie du 23. Volume der *allgemeinen deutschen Bibliothek* où son livre sur les accouchements est traité d'une maniere veritablement feroce. Je scai bien qu'au fond cela ne prouve rien, mais je scai aussi que ceux de nos messieurs en place (qui sont quelquefois jaloux quand on obtient quelque chose malgré eux et qui surtout ne s'attendent absolument pas à des compliments semblables à ceux que le Roi a fait le 6 Janvier d'une maniere singulierement obligeante) savent très bien employer des turlupinades pareilles à leur but. On m'a fait sentir cela encore hier à l'égard de M. Ehrhart d'une maniere piquante, mais de grace, Monsieur, pas un mot de tout ceci dans vos lettres.

Je suis charmé que vous sentés, Monsieur, comme moi le besoin d'un medecin qu'on puisse mettre à la tête de la faculté de Goettingen. *Leidenfrost* n'a pas eu la permission d'accepter cette place. *Isenflamm* vient de la refuter. Je vous supplie, medités avec force là dessus, et proposés moi tout de suite trois

ou quatre medecins qui ayent une reputation marquée et surtout qui soyent superieurs à nos Professeurs en tout sens, car il nous faut un homme de consideration, d'autorité, de poids. Il sera aisé de faire à un tel homme une Pension de 1000, de 1200, même de 1500 Ecus. Convienendroit-il de penser à un François ou à un Anglois? Si vous pouviés choisir un Suisse, cela me feroit beaucoup de plaisir, et je negligerois rien de ce qu'il faut pour faire reussir une affaire pareille.

Vous m'obligez bien sensiblement, Monsieur et très gracieux Patron, par l'interêt que vous daignés prendre à mes enfants et surtout aussi par le bien que vous allés faire à mon fils.

J'ai été forcé de convenir enfin que ma fille ne pourra pas endurer plus longtems sa situation désagréable chés les Dames Murizat malgré la proximité avantageuse et toutes les bontés de Monsieur et de Madame Tissot. J'ai donc écrit à M. Tissot pour lui marquer que j'étois resolu de la faire quitter Lausanne au printems prochain, et je lui ai demandé conseil, si je devois l'envoyer à Geneve ou à Berne? M. Tissot n'a point encore repondu à cette lettre, et cela me met dans le plus grand embarras.

Ayant dit ma resolution le 7 Novembre à ma fille elle en est presque morte de plaisir. Mais comme j'étois indeterminé si je devois choisir Berne ou Geneve, je lui ai donné commission de communiquer ma lettre du 7 Novembre à M. le Professeur Stapfer et de le prier de m'en dire son sentiment. M. Stapfer a eu la bonté de m'écrire le 14 Decembre, et malgré tout ce qu'il a dit de pressant en faveur de Berne

au printems passé, il opine cette fois (à mon grandissime étonnement) pour Geneve.

Mon but est de donner une education complete à ma fille, c'est à dire les manieres du monde, jointes à la culture de l'esprit, et à toutes les vertus domestiques. Si tout cela peut être obtenu à Berne, sans qu'elle y soit exposée à des désagréments, si on pouvoit lui trouver là une pension convenable en tout sens, alors je vous avoue, mon cher Monsieur, que mon cœur seroit infiniment plus à l'aise, si ma fille étoit à Berne, et non pas à Geneve. Faites-moi la grace de parler là dessus à M. le Professeur Stapfer qui me donne toute son amitié, et mandés moi, s'il vous plait, le resultat. Mon dessein étoit de laisser decider M. Tissot de ce que j'avois à faire, mais comme il ne me repond point depuis si longtems, il faut que je songe moi-même à prendre un parti.

Sans doute que l'original du jeune Werther est le jeune *Jerusalem*, fils de notre excellent ami. Jerusalem s'est cassé la tête d'un coup de pistolet à Wetzlar où il avoit toute sorte de désagréments, et où surtout Madame *H(erdt)* Epouse des *geheimen Sekretärs von der Pfälzischen Gesandtschaft* ne vouloit pas écouter son amour. Au reste cette Me H. n'est pas l'ideal d'après lequel Goethe a écrit, car cette Lotte est presque d'un bout à l'autre une toute autre Dame, die Frau Archivsekretärin *Kestner* in Hannover, et Albert est son mari. Le caractere de Werther au coup de pistolet près, est le caractere de Goethe lui-même qui a été amoureux de Madame Kestner, mais qui a pris un parti plus sensé vis-à-vis d'elle que celui de Jerusalem vis-à-vis de Me H.



Vous pouvés vous mettre au fait de toutes ces anecdotes par une feuille imprimée *Berichtigung der Geschichte des jungen Werthers*. Frankfurt und Leipzig 1775.

Je viens de recevoir de Berlin une brochure dont *M. Nicolai* est l'auteur, et qui est pour mourir de rire. Elle est intitulée *Die Freuden des jungen Werthers*. *Die Freuden und Leiden Werthers des Mannes*. Hannover 30 Janvier 1775.

J. G. Zimmermann.

Je prendrai la liberté de vous parler de ma santé une autre fois. Elle en a grand besoin. Mais ces détails me desolent. Je souffre sans cesse, et je fais sans cesse des efforts pour ne pas y penser.

Beilage.

M. le viceprésident *Jerusalem* (qui vous aime et vous respecte toujours du fond de son ame et me demande chaque fois quand je suis à Brounsvic le plus affectueusement de vos nouvelles) ignore le suicide de son fils, ou du moins il feint de l'ignorer. Le Duc de Brounsvic a fait prendre dans le tems toutes les precautions possibles pour qu'il n'en soit pas parlé dans les gazettes.

*Lessing* va donner (avec la permission du pere) les œuvres du jeune *Jerusalem* qui faisoit les delices de son pere qui avoit beaucoup d'esprit, de bien jolies manieres et une figure charmante.

Voudriés-vous bien, Monsieur, me faire un plaisir? C'est de faire copier par un homme habile, en crayon, à mes frais, du *viaggio in Dalmatia dell' Abbate Fortis*, le Portrait de ce Woywode *Perwan* de *Corowich* dont vous dites *Er habe alle Tugenden seiner Nation mit*

einer freundlichen Erhabenheit im Gesicht ausgedrückt —  
et puis d'envoyer ce Portrait à *Lavater*.

211.

(Bern Bb. 35, Nr. 44.)

Il ne se peut rien de plus affectueux, Monsieur, que la maniere avec la quelle vous examinés dans votre lettre du 12 Fevrier ce qui convient de faire pour ma fille, ni rien de plus amical et de plus gracieux que l'offre de Madame *Braun*. Je n'y ai pas repondu tout de suite, puisque d'un jour à l'autre j'ai esperé d'avoir enfin une lettre de M. Tissot qui ne m'a pas repondu à l'heure qui est. En attendant j'ai averti ma fille le 3 Mars du bonheur qui l'attend à Berne, je lui ai dit combien j'y etois sensible, et à quel point j'en etois content. Je lui ai marqué que si elle sentoit et pensoit comme moi, qu'elle n'avoit qu'à se rendre à Berne, d'une maniere convenable, la semaine avant Paques.

Madame Braun n'a qu'à me faire ses conditions pour Pension etc. etc. D'avance je souscris à tout.

Ma fille est très ignorante encore à l'égard de tout ce qui convient de savoir à une fille bien élevée. Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien faire en sorte qu'on lui ordonne comment elle doit s'occuper, quels maitres elle doit prendre, ce qu'elle doit lire, et surtout comment elle doit faire pour apprendre enfin à ecrire. J'espere qu'après cela Madame Braun voudra bien l'employer aussi dans son menage, et lui en faire partager toutes les peines.

Un esprit cultivé et toutes les vertus domestiques sont ce que je souhaite à ma fille. C'est une con-

solation infinie inexprimable pour moi de savoir qu'elle vienne dorénavant dans une famille où elle trouve à l'égard des preceptes et des exemples tout ce que dans le monde on peut trouver de mieux. Avec la confiance la plus intime et la plus parfaite et une reconnoissance qui dura autant que ma vie, je la remets à Madame Braun.

Je vous suis bien redevable, Monsieur, de l'intérêt que vous continués à prendre pour l'université de Göttingen et de tout ce que vous m'avez écrit à cet égard. Je suis chargé de vous prier de sonder M. *Schmiedel* qui a déjà refusé cy devant une chaire à Göttingen, si vous croyés qu'il ait eu du depuis sujet de changer de sentiments. Le besoin est grand et pressant.

J'avois envoyé à M. Ehrhart son Diplome de Professeur. Voilà les Abderites de Memmingen qui tout à coup sentent pour la première fois en leur vie qu'Ehrhart pouvoit bien avoir du mérite, les Bourgeois font pour lui des souscriptions, des requêtes et les sénateurs des harangues; en un mot le Senat lui offre derechef la place de medecin pensionné de la ville. Ehrhart y souscrit, envoie ici les actes de tout cela et supplie qu'on le tire d'affaire. Messieurs nos Ministres n'ont pas eu tort de trouver quelque indecence dans le procédé de M. Ehrhart vis à vis de notre Roi, cependant ils n'en ont pas moins senti qu'il seroit aussi impossible que peu convenable de vouloir l'obliger à remplir ses engagements; aussi il en fut déchargé le 7 Mars. Quant à moi je crois que la Providence a dirigé tout cela pour le mieux, et je suis charmé que le pauvre

Ehrhart aye pu en même tems être vangé et rester chés lui.

Je vous suis infiniment redevable, Monsieur, d'avoir bien voulu écrire en faveur de mon fils à M. Spielmann auquel je dois une lettre de remerciement depuis trop longtems.

Dès que ma fille sera à Berne j'aurai soin de vous faire remettre ce que vous avés déboursé pour le bon Morlaque qui fera beaucoup de plaisir à Lavater. J'ai ignoré, Monsieur, ce que vous pensés de sa physiognomique, mais j'avoue que je n'ai pas cru que vous la rangeriés dans le pays des chimères. Cet ouvrage s'imprime actuellement à Leipzig, dont je me fais envoyer chaque semaine les feuilles imprimées. J'ose esperer que vous le lirés avec plaisir et que vous rendrés autant justice à la bonhommie de l'auteur qu'à son genie, quand même qu'à bien des egards vous ne serés pas de son avis. Mon amitié pour Lavater et le desir de voir reuissir cette entreprise m'a engagé de proposer la souscription à tous les Grands de ma connoissance; et à l'heure qui est ces souscriptions se montent chés moi à quatre mille et quatre cent Ecus.

J'avois fait remettre ma lettre pour vous, Monsieur, à la poste le 30 Janvier à 9 heures du matin. Une demiheure après arriva chés moi un etranger qui voulut me voir; on lui dit comme de coutume de venir à trois heures. Il arriva, et cet Etranger fut Monsieur votre fils etabli à Amsterdam. Je ne scaurois vous exprimer à quel point il m'a plu, et combien je l'ai trouvé instruit et rempli de genie. Un pareil fils me rendroit le plus heureux des peres.

Son sejour à Hannover n'a duré que deux jours, je lui ai offert de le mener chés tous mes amis qui sont tous les vôtres, de lui faire voir nos sociétés etc. et j'ai été refusé en tout; mais avec promesse qu'après avoir été à Brounsvic et à Hambourg on reviendra ici pour quelques jours, et qu'allors on fera tout ce que je voudrai. M. de Haller me fit esperer que ce sera en quatre semaines; mais je suis encore à l'attendu. Il m'a montré une lettre de recommandation ouverte de votre part, adressée à M. de *Hugo*, secretaire de la chancellerie privée, dont il paroît par cette lettre que vous faisiés, Monsieur, beaucoup de cas. Ce Monsieur de Hugo est mort il y a 9 ou 10 ans. Je suis intimement lié avec son frere, conseiller de la cour et de la chancellerie, et allié par Madame son Epouse, fille de M. le Vicechancelier *Strube*, à une famille dans le sein de la quelle je me repose chaque jour de ma vie. Toutes ces personnes de même que M. Brandes ont été bien faché de ce que je n'ai pu leur ammener Monsieur votre fils, et ils l'attendent avec la plus grande impatience.

Il suis bien attristi des mauvaises nouvelles que vous continués à me donner de votre santé . . . .

Il n'y a pas de martyre que je ne supporterois avec le plus grand plaisir pendant un ou deux mois de l'année, si par là je pouvois être delivré de celui qui m'afflige toutes les heures du jour d'un bout de l'année à l'autre . . . . . *Versekte Hämorrhoiden* sont à coup sur la cause de ce mal qui vous fairoit fremir, mon cher Monsieur, si je vous disois ce que j'en souffre.



Je souhaite du fond de mon ame que les affaires actuelles de Berne tournent à l'avantage de Monsieur votre fils aîné, comme je n'en doute pas, et que par leur fin elles vous donnent en general autant de satisfaction qu'elles vous auront donné anterieurement d'ennui.

J'apprends de bien tristes nouvelles de mon Parent M. Fasnacht qui a toujours été un honnête et digne homme, et qui doit être menacé d'un malheur terrible.

Hannover 17 Mars 1775.

Zimmermann.

212.

(Bern Bb. 35, Nr. 68.)

Je n'eusse pas differé si longtems, Monsieur et très gracieux Patron, de repondre à votre lettre du 29 Mars, si les lettres contradictoires de ma fille, de Monsieur et de Madame Tissot ne m'eussent mis dans une espece d'embarras dont je voulois attendre le resultat. Vous savés que j'ai consenti au depart de ma fille pour Berne, et que je l'ai fixé pour la semaine avant Paques. Puis vinrent differentes lettres de ma fille, de Monsieur et de Madame Tissot qui en partie ont croisé les miennes dont les unes vouloient ceci et les autres cela. Madame Tissot par ex. insistoit très fortement que je laisse ma fille pour l'été prochain à Elle, qu'elle quittera sa pension et qu'elle demeurera avec elle à la campagne; ma fille qui desiroit tant de quitter Lausanne, desiroit pourtant aussi de ne pas quitter Madame Tissot et insista beaucoup que je consente. Je ne savais comment faire autrement que de laisser à M. Tissot la decision

sur ce que ma fille faisoit ou ne faisoit pas, en le suppliant d'excuser auprès de vous, Monsieur, et auprès de Madame Braun ces inconsequences que je ne pouvois prévoir.

Du depuis je n'ai point eu de reponse à mes lettres de M. Tissot auquel j'ai ecrit le 24 et le 31 Mars, en lui envoyant chaque fois une lettre de change sur Paris de 1700 Livres, et en le priant aussi pour cette raison là de me repondre sur le champ.

Les bontés infinies de Madame Braun m'ont rendu absolument stupefait. L'idée que ma fille seroit reçue sur ce pied infiniment trop gracieux dans sa maison, n'etoit pas entré dans mon ame. Je n'ai ni le courage de dire oui, ni celui de dire non. Mais comme mon dessein est de laisser ma fille en Suisse aussi longtems que possible, et pour toujours, si elle veut, je pense qu'il n'y a pas de mal si elle reste encore cet été chés Madame Tissot avec la perspective charmante de pouvoir être reçue encore dans la suite chés Madame Braun.

Un peu de pourparler avec M. Schmiedel ne sera pas de mauvaise consequence, puisqu'au cas qu'il se decide pour Göttingen, il n'aura besoin d'y venir qu'à la St. Michel. Vous pouvés lui dire, Monsieur, qu'il seroit Premier Professeur en Medecine, conseiller ou medecin de Roi, ou l'un et l'autre, si cela lui importe. Il m'est impossible de vous parler de ses appointements avec cette precision. M. Richter a eu huit cent Ecus, et ce seroit apparemment aussi le plus haut terme des conditions qu'on feroit. Notre ami, M. Brandes croit cependant qu'avant que de traiter sur le quomodo, on devoit fixer l'an

d'autant plus que M. Schmiedel a déjà refusé nettement la même vocation. Pour la première place de la faculté, cela s'entend; et ce point d'honneur réglé, il faudroit soumettre le reste une à négociation.

J'ai bien fait des reproches à Lavater de ce qu'il ne vous a pas remercié pour votre envoi gracieux du Morlaque que voici. Dans quinze jours paraîtra à Leipzig le premier Tome de la grande Physiognomique dont je vous supplie de me parler, Monsieur, dès que vous l'aurez vu. Presque tous les gens de lettres en Allemagne se déclarent contre cet ouvrage; de tout côté on se prépare à le refuter. Ces considérations et surtout celle que l'entreprise quoique belle est infiniment coûteuse, m'a engagé (et vous me le pardonnerés) de donner dans le parti opposé. J'ai entrepris donc de soutenir seul *bis zu seiner Geburt, versteht sich's*, cet ouvrage, du sort du quel les libraires desespoient, par l'intrigue et la négociation, et j'ai réussi. Pendant le cours de quelques mois j'ai procuré des souscriptions pour dix mille Ecus, et j'ai sur ma Liste presque tous les Grands de ma connaissance, même l'Electeur de Cologne, le Roi et la famille Royale de Danmarc, la maison de Brounsvic — à l'exception du Prince hereditaire qui n'est point ami de la Physiognomique. La famille Royale d'Angleterre a souscrit chés Lavater lui-même. Ce qu'il y a d'amusant, c'est que nos ministres ici se sont aussi déclaré hautement contre cet ouvrage, et que cependant j'ai scu faire souscrire chés moi leurs Epouses et leurs familles. J'espere que je scaurai augmenter encore de beaucoup la somme de ces 10000 Ecus, car j'ai de grandes esperances de l'Angleterre

et point de reponse encore de la Suede et de la Russie.

Le malheur de mon cousin Fasnacht est pour moi tout ce qu'il se peut de plus touchant. Je vous prie, Monsieur, de le faire avertir (car je ne scai pas sa demeure) que j'ai tout fait pour recommander mes deux cousines, ses filles, à Londres par des personnes qui pourroient les placer auprès de la Famille Royale même. Mais je ne scai point encore le resultat. Si je n'avois pas pensé qu'il seroit plus consolant pour les deux sœurs d'être ensemble, j'en aurois deja pu placer une à Hannover. Le parti que vous avés pris, Monsieur, de les recommander à M<sup>lle</sup> *Swellenberg* est infiniment bien aussi. J'ai choisi des canaux differents, et l'affaire n'en ira que mieux, si on fait plusieurs tentatives à la fois.

Feue ma belle mere a placé 2000 Livres à Berne chés Monsieur Fasnacht. Comme la Dette est très ancienne, elle pourra, à ce que j'espere être acquittée. J'ai donné pour cela les commissions necessaires à M. le conseiller *Schmid* à Brugg qui a des liaisons à Berne.

Monsieur votre fils n'est point revenu ici, dont je suis bien mortifié, et je n'en ai eu aucune nouvelle du depuis.

Je suis fâché qu'il ait été dans l'erreur à l'égard de la nature de votre maladie dont je vous supplie de me dire vos idées anatomiques, physiologiques et pathologiques ? . . . . .

Je ne scai encore rien de ce qui s'est fait à Berne le 13 Avril. Je souhaite du fond de mon ame que votre Famille ait été heureuse.

Hannover 24 Avril 1775. J. G. Zimmermann.

Dans peu le jeune M. Meckel (aussi habile que feu son Pere) viendra à Berne vous baiser la main et vous supplier de le diriger pour tout le train de ses etudes et de ses voyages, comme s'il avoit le bonheur d'être votre propre fils. Je vous supplie, Monsieur, de lui donner toute votre Protection. C'est un bien digne jeune homme qui rend des services infinis à mon fils.

Peutêtre que l'imprimé cy joint vous amusera un instant. Mille tendres compliments à Messieurs Stapfer. Je vous supplie de faire passer le Billet cy joint à M. Tissot.

213.

(Bern Bb. 35, Nr. 93a.)

. . . . Je suis resolu de partir d'ici avec le commencement de Juillet, si le Roi m'en donne la permission. Je viendrai directement à Berne pour vous y consulter. Puis j'irai chés mon ami Tissot à Lausanne, et je me dirai, du moins ai-je fait pour ma conservation ce que j'ai pu faire de mieux.

Que mon etat, je vous en supplie, soit un secret. Qui que ce soit ne le connoit ici. Je n'en parlerai qu'au Roi. On ignore ici absolument que je medite ce voyage.

S'il plait à Dieu M. *Pringle* vous delivrera des incommodités qui resultent de l'usage de l'opium qui d'ailleurs vous est si salulaire.

Je plains bien mon pauvre cousin Fasnacht. J'etois resolu de laisser à Madame son Epouse les 2000 Livres qu'il me doit, pour lui aider à remonter son commerce, si cette somme avoit pu m'être due-ment assurée. Mais le voyage que je vai entreprendre



(et peut-être cette marche vers ma mort) m'engage de disposer de cet argent pour moi-même.

Je félicite du fond de mon âme Monsieur votre fils de son entrée au Sénat.

Je remercie Madame Braun au-delà de toute expression de ce qu'elle veut bien faire encore pour ma fille — qui pourroit devenir orpheline dans le cours de cette année.

Un million de grâces, Monsieur, pour vos admirables lettres contre Voltaire. Votre esprit jouit d'un printemps éternel.

L'ouvrage de M. Lavater est achevé; c'est à dire le 1<sup>er</sup> Tome vient d'être imprimé. Votre Silhouette y est, avec l'explication. Eh pourquoi ne verriez-vous point cet ouvrage, qui ne coûtera que cent Ecus, et auquel bien des Personnes auront souscrit à Berne?

J'ai procuré à Lavater des souscriptions pour dix mille six cent Ecus et j'ai obligé Mess. *Reich* et *Steiner*, libraires, de payer indépendamment des contracts qu'ils ont avec Lavater en argent comptant dix pour cent pour toutes les souscriptions que j'ai procuré ou que je pourrois procurer encore. Vous sentés bien, Monsieur, que cela me donnera beaucoup de peines; et à mon départ d'ici je serai obligé de laisser là le tout.

Mon voyage ne sera pas un secret pour mes amis de Berne, mais bien sa cause.

Jamais je n'eusse risqué d'aller en Suisse pour quelle cause que ce soit, si mon cœur n'étoit pas tiré du côté de l'Allemagne comme du côté de la Suisse, par une force égale.

De grace, repondés-moi, Monsieur, à cette Lettre le plutot possible.

Hannover le 22 May 1775.

Zimmermann.

J'ecris aujourd'hui à mon ami Tissot pour l'informer de mon etat et de mon Projet — ayés la bonté de lui en parler aussi en cas que ma lettre se perdrait.

Oserois-je vous prier, Monsieur, de donner ce Billet en main propre à M. le Professeur Stapfer? Je resterai à Berne à peu près une semaine. Peut-être qu'il me fera l'amitié de me loger chés lui.

214.

(Bern Bb. 35, Nr. 109 a.)

Hannover 12 Juin 1775.

Voila qui est charmant, mon aimable Precepteur et Pere, vous me repondés sur le champ. J'ai reçu le 9 Juin votre lettre du 31 May; je vous reponds, comme je le dois, aussi par la premiere poste.

Mon voyage est décidé; je pars le 1 Juillet. Pour avoir mon congé, je me suis adressé dans les formes au Ministère, et j'ai allegué quelques raisons de santé generales. Je suis allé cependant plus loin que les formes, en priant Messieurs les Ministres, d'envoyer ma requête en original au Roi. Cette requête bien loin d'indisposer L. L. E. E. les a engagé de me faire un rescrit pour me dire que je n'avois pas marqué, combien je souhaitois de rester en Suisse; et puis ils m'ont ajouté de bouche qu'ils voudroient que je ne fusse point gêné, et que le Roi ne me marque pas un tems pour mon absence qui ne me seroit pas convenable. Là dessus j'ai

demandé un congé de quatre mois, que le Ministère a tout de suite accordé, en me promettant cependant d'envoyer ma requête au Roi, comme je l'avois demandé expressement.

Sous main je me suis adressé directement au Roi. J'ai dit à Sa Majesté mon cas en entier; j'ai ajouté que pour ne pas m'éloigner des formes prescrites je m'étois adressé au Ministère, en alleguant quelques raisons generales, et que je la priois de me faire scavoir sa volonté par son Ministère.

Le 9 Juin j'ai eu la reponse privée du Roi en ces termes: 1. daß Seine Majestät mir das Erlaubniß unmittelbar und auf der Stelle zu meiner Reise würden ertheilet haben, wenn ich meine Bitte dafür nicht durch das Ministerium an Sie hätte gelangen lassen. 2. Daß Seine Majestät (je n'ose pas repeter tout cela) . . . mir recht sehr gewogen sehen und wünschen, daß die Reise und der Aufenthalt in der Schweiz meine Genesung und völlige Wiederherstellung zur Folge haben mögen.

Vous voyés donc, mon cher Monsieur, que du coté de Londres et de Hannover j'ai pour mon voyage toutes les facilités possibles.

Je voudrois rester longtems en Suisse, et ne pas retourner à Hannover dans la mauvaise saison. Ainsi je pars le 1 Juillet, desolé de ne pas trouver à Berne M. le Professeur Stapfer. Je ne m'arreterai qu'un jour à Francfort, je m'arreterai peutêtre quatre ou cinq jours à Strasbourg, un jour à Basle, peutêtre j'irai de Basle à Zurich où sans doute il faudra aussi rester quatre à cinq jours, puis de là dans vos bras.

. . . Je parle de la mort assés facilement, puisque notre vie tient à si peu de chose. Il n'y a que

mes Enfants qui me peinent. Sans cela il ne me paroît pas qu'avec toutes les infirmités que j'ai il vaille la peine de vivre. J'aimerois la vie, si j'avois votre activité et vos forces.

A la santé près toutes mes circonstances sont heureuses. Mais on ne sent point ce bonheur quand on est toujours souffrant.

Le grand voyage ne m'inquiète point d'ailleurs. Ce sera une partie de plaisir.

Ma Fille est bien heureuse par vos bontés, Monsieur, celle de Madame Braun et de Monsieur et Madame Tissot. Il est bien doux pour moi de pouvoir m'aquitter de bouche des obligations que je vous ai, et dont je suis pénétré.

Je suis enchanté de vous savoir tranquille et mieux. J'espère de pouvoir, mon cher Monsieur, vous eveiller aussi par la multitude des choses que j'aurai à vous dire, et surtout par la satisfaction intime que j'aurai de vous revoir dans ce monde où naturellement nous ne pouvions pas espérer de nous retrouver.

J'ai vu par la Liste des souscrivants imprimée avec l'ouvrage de Lavater que qui que ce soit à Berne y a souscrit. On n'a pas même souscrit pour la Bibliothèque, ce qui m'a paru petit. Pour vous faire lire cet ouvrage, Monsieur, je vous apporterai mon Exemplaire de Hannover, et vous me l'enverrés à Lausanne quand vous l'aurez lu.

Je vous ai parlé de cent Ecus, comme on en parle à Hannover. Si cette somme est jugée trop forte à Berne pour un livre, elle n'y sera pas jugée trop forte pour un Repas. Il en est à peu près de

même à Hannover. Mais la quantité des amis que j'y ai, et l'intrigue surtout m'y a favorisé. Celui de nos Ministres qui a le plus de tête, Monsieur de *Gemming*, étoit ennemi déclaré de l'ouvrage de Lavater et a declamé contre dans toutes les sociétés. Cela m'engagea de dire à la Dame de Hannover qui a le plus d'esprit (et qui me veut un bien infini) Madame la Grande Chambellane de *Löw*, niece de feu son Excellence de *Diede*, il est digne de vous, Madame, de convertir ce seigneur et de le faire souscrire. Elle y reussit en moins d'un tour de main. Du depuis j'ai eu un commerce de lettre avec ce Ministre sur cet ouvrage. A présent il le prone dans toutes les sociétés et en est enthousiasmé. Voilà le monde comme il va.

M. de *Diesbach* en a agi bien noblement avec sa cure de Diesbach. M. *Hopf* a fait une action encore plus belle. Ce M. *Tschiffeli*, si c'est le frere du *Chorſchreiber*, est un bien digne homme, et je l'en felicite.

Je suis enchanté de savoir Monsieur votre Fils si bien partagé. Il faut avouer que dans ces Republiques il y a par ci par là des très bonnes ressources.

L'autre jour j'eus la visite d'un Bernois, M. *Thormann* d'agier (?) (sonſt genannt Menzel Thormann). Il me fit l'honneur de vouloir être jusques à Berne mon compagnon de voyage. Je l'ai remercié disant que je ferai le voyage avec mon ami *Sulzer* de Berlin. Cela n'est pas vrai. M. *Sulzer* ne pourra venir à Berne qu'en Septembre: il ira passer l'hyver à Nizza.



J'ai reçu il y a deux jours le II. Volume de votre Bibliotheque de Chirurgie, et je vous en ai, Monsieur, une obligation infinie.

Si *Voltaire* vous lasse, comme je le crois, puisqu'il se repete à l'infini, venés en à d'autres incredules.

Je serois bien charmé, si vous donniés un Memoire sur l'opium. Ce seroit pour la societé de Gœttingen. Je connois peu cette Drogue par experience, puisque j'ai pu m'en passer si souvent.

Voici un petit avant coureur de nos conversations dont je me fais une fête inexprimable. Avant mon depart j'ai encore une mer à boire. C'est ma dernière lettre. Je vous embrasse, mon infiniment cher et gracieux Patron, du fond de mon ame.

J. G. Zimmermann.

Je trouverai à Lausanne un Hanovrien de beaucoup d'esprit, M. le general de *Walmoden*, fils de George II. Vous avés eu ce printems notre Prince *Charles* de Mecklenbourg (frère de la Reine), la Princesse son Epouse et le Lieutenant Colonel de Börner dans votre voisinage chés Michel *Schüppach*. Le Prince hereditaire d'Eutin, Coadjuteur de Lübeck qui va se marier à Darmstadt, a aussi été chés *Schüppach* depuis peu. Je n'oserai point retourner en Allemagne sans y avoir été aussi — et je crois qu'il vaut reellement la peine de regarder un peu cette scene de demence.

M. *Schüppach* est représenté tout de son long dans la Physiognomique de Lavater. On est content du jugement qu'il a porté de sa Physiognomie.

Votre silhouette (excusés la disharmonie de mes idées) y est aussi. Il est singulier que je l'avois depuis longtems, et que je (la) prennois toujours pour la silhouette de M. *Wegelin*, Academicien à Berlin.

Mes souscriptions pour cet ouvrage vont actuellement à onze mille Ecus. Pour faire somme ronde j'en chercherai du moins pour mille Ecus en Suisse.

---

## Biographische und sachliche Anmerkungen in alphabetischer Ordnung.

Personen, die in den früheren Briefen vorkamen, sind hier nur genannt, wenn etwas Besonderes zu bemerken ist.

Baldinger, E. G. (1738—1804), Prof. med. in Jena, seit 1773 in Göttingen.

Behr, Burch. Christ. v., wurde 1770 Münchhausens Nachfolger, † 1771 (Frensdorff).

Berichtigung d. Geschichte des jungen Werthers (B. 210): von Breidenbach, s. Goedeke<sup>2</sup> IV, 653, 8.

Brandes, Georg (1709—1791), seit 1746 geh. Kanzleisekretär in Hannover.

Braun, Me: Hallers dritte Tochter Rosine Albertine Marianne, seit 1767 verheiratet mit dem Obersten Beat Ludwig Braun.

Brounsvic: Herzog von Braunschweig war 1735 bis 1780 der prachtliebende Karl, der Lessing nach Wolfenbüttel berief, der Schwager Friedrichs d. Großen; Erbprinz war Karl Wilhelm Ferdinand, seit 1773 an der Regierung beteiligt, † 1806 nach der Schlacht bei Auerstedt.

Brugger Freiheitsbrief (Br. 192ff.): Der Brugger Freiheitsbrief von 1447, auf den sich der Rat von Brugg in seinem Handel mit Bülchin besonders berufen hatte (vgl. die Anm. in den Jahrgängen 1908 u. 1910), wurde vom Berner Rat zur Prüfung eingefordert. Am 19. November 1767 erhielten Ratsherr von Mutach, Heimlicher Daxelhofer und Ratsschreiber von Mutach Auftrag, den Brief zu prüfen. (Rats-Man. 289, 26). Der Stadtschreiber Zimmermann von Brugg genoß während der Untersuchung

freie Beköstigung in Bern (Rats-Man. 289,64). Endlich wurde der Brief als unecht „aberkannt“ und in Bern zurückbehalten. Doch sollte Brugg im Besitze der „nach der Kapitulation erhaltenen, genossenen, wohlhergebrachten und noch genießenden Freiheiten ruhiglich verbleiben.“ (21. Dec. 1767. Rats-Man. 289, 228 und Teutsch-Spruchbuch S. 304—308.)

*Calas* (1689—1762), das bekannte Opfer des Fanatismus. *Candide* (Br. 206): die auf Voltaires berühmtes Buch bezügliche Stelle fehlt in dem gedruckten Briefe Hallers bei Bodemann.

*Charles* (Br. 214): Karl, Prinz von Mecklenburg, Bruder der Charlotte Sophie, der Gemahlin Georgs III.

*Choiseul-Amboise*, Herzog von (1719—1785), der mächtige Minister Ludwigs XV.

*Crusius* (1697—1751), Prof. theol. in Göttingen.

*De Portes*, Défense apologétique du Comte de Portes, gentilhomme de feu S. A. S. Monseigneur le Prince Stadhouder, et général-Major au service des Etats-Generaux, adressée à leurs Excellences du Conseil Souverain de Berne. Paris 1767. — Die Schrift von M. Loyseau de Mauléon. Avocat, war das Ende eines langen Prozesses. Graf De Portes als Besitzer der Herrschaft Genollier hatte den Landvogt Daniel Tscharner von Nyon widerrechtlicher und eigenmächtiger Handlungen angeklagt inbezug auf ein Testament zu gunsten des Knaben Pierre Desvignes, der in Genollier geboren war. Tscharner (Landvogt von Nyon 1754—1760) klagte seinerseits vor dem Berner Rat gegen De Portes. Dieser kam nach Bern, und der Rat fand, er habe sich gut gerechtfertigt, überwies aber die Sache an die 200. Der Prozeß zog sich sehr in die Länge. Am 28. Mai 1764 wurde De Portes wegen Verleumdung in contumaciam verurteilt. Seine Verteidigungsschrift wurde unterdrückt,

aber ein Antrag auf Verbannung De Portes' am 5. Februar 1766 mit 57 gegen 42 Stimmen abgelehnt. Darauf kam nun Loyseau's Verteidigungsschrift im Jahre 1767.

*Diede*, J. W. D. von Fürstenstein, geb. 1692, hannov. Geheimrat, der sich nach Köppler um die Universität Göttingen verdient machte.

v. Dießbach, Gottlieb, 1743 Landvogt von Landshut, 1749 des Kleinen Rates.

*Electeur de Cologne*: Erzbischof von Köln von 1761 bis 1784, Maximilian Friedrich, Graf von Königsegg-Rothenfels, Stifter der Akademie in Bonn.

Falkenstein: Ritter Thomas von F. zerstörte im Jahre 1444 Brugg.

*Fortis*, G. B. (1741—1803), Abbé, Bibliothekar in Bologna.

*Haller*, fils (Br. 211): Rudolf Eman. (1747—1816), Bankier. (Br. 214): Gottlieb Emanuel (1735 bis 1786), der Historiker, Mitglied des Großen Rates.

*Haller Me.* (Br. 191): Emilie, Frau des Landvogts von Wildenstein.

Gardenberg, Friedr. August, Hannover. Geheimrat, †1768 (Frensdorff).

Hopf, Samuel (1726—1787), Pfarrer an der Nydeck in Bern.

Jerusalem, R. W. (1747—1772), das Vorbild Werthers.  
— J. F. W. (1709—1789), der Vater, Abt von Marienthal.

Jensenflamm, Jak. Fr. (1726—1793), Prof. der Anat. und Botanik in Erlangen.

Kestner, Me., Charlotte Buff (1753—1826), das Urbild der Lotte.

Leidenfrost, Joh. Gottl. (1715—1794), Prof. med. in Duisburg.



**Pentulus**, Rob. Scipio von (1714—1786), der berühmte General, der damals vorübergehend in der Heimat war. Der Rat gab ihm den Auftrag, „ein Camp in der Nähe hiesiger Hauptstadt formieren zu lassen, und zwar fürnehmlich in der erfreulichen Absicht, die von Ew. Titl. besitzenden und von deroelben zum Dienst des Vaterlandes so willig als rühmlich widmenden vortrefflichen Wissenschaft zu nutzen zu machen“ 2c. (Rats-Man. 4. Juni 1767. 287,34.)

**Pobstein**, Joh. Fr. (1736—1784), Prof. der Anat. u. Chirurgie in Straßburg.

**Loyseau** s. De Portes. Er starb 1771.

**Man**, Friedrich, 1752 und 1762 Benner, † 1768.

**Medel** (Br. 207), Joh. Friedr. (1714—1774), der berühmte Anatom, der Zimmermann 1771 in Berlin operierte. Die Stelle über ihn fehlt im Druck von Hallers Brief bei Bodemann.

**Medel** (Br. 209), Philipp Fr. Th. (1756—1803), des vorigen Sohn, Professor der Chirurgie in Halle.

**Mejer**, Fr. Gottl., Hofmedicus in Hannover von 1760 bis 1781 (Frensdorff).

**Moise** (Br. 193) ist Moses Mendelssohn (1729—1786), der Freund Lessings.

**Müller**, Joh. Friedr. aus Osterode, 1765—1771 Hofarzt, 1772—1780 Leibarzt und Garnisonsmedicus in Hannover (Frensdorff).

**Mutach**, Gabriel, s. Bruggs Freiheitsbrief. Auf seinen Antrag wurde am 12. Sept. 1767 der Brief eingefordert. (Rats-Man. 288,220.)

**Neuschätel** (Br. 194 u. 198): Es handelte sich um den Widerstand gegen neue Steuerverordnungen König Friedrichs II. Die Unruhen wurden von Bern und von General Pentulus, dem neuen Statthalter seit 1768, unterdrückt. S. Strickler, Lehrb. der Schweizergeschichte, 1874. S. 364.

Norréen, Professor in Göttingen (Frensdorff).

*Ouvrage* (Br. 200): Die 4. Auflage des Buches „Vom Nationalstolz“ 1768.

Reich und Steiner, Verlagsbuchhändler in Leipzig. Phil. Erasmus Reich verlegte 1784 f. mit Weidmann Zimmermanns „Einsamkeit.“

*Représentants de Genève* (Br. 189): Die freiheitlich gesinnte Bürgerpartei in Genf, die sich gegen die Willkür der Regierung auflehnte und die Wahl der Hälfte des Großen Rates durch die Gemeinde erzwang, trotzdem Bern und Frankreich es mit der Regierung hielten. Anstoß zur ganzen Bewegung gab das Verfahren der Regierung gegen Rousseau. S. Strickler a. a. D. S. 378.

*Roi de Danmarc*, 1766—1808: Der schwach sinnige Christian VII. Seit dem Sturz Struensee's führte der Erbprinz Friedrich das Staatsruder (1772).

*Rousseau*: vgl. „Rousseau und Zimmermann“ im Taschenbuch auf 1899.

*Rousseauistes* (Br. 193): Der Arzt ist vermutlich Tissot; den Theologen vermag ich nicht zu bestimmen.

Schmiedel, Cas. Christoph (1716—1792), Prof. med. in Erlangen. später Leibarzt in Anspach.

Scholl, Friedr. Sam., promovierte 1733 in Basel, Stadtphysikus in Biel.

Schröder, Ph. G. (1729—1772), seit 1764 Prof. med. und Leibarzt in Göttingen.

Schüppach, Micheli (1707—1781), der berühmte Naturarzt in Langnau. Zimmermann besuchte ihn wirklich.

Spielmann, Jaf. Reinh. (1722—1783), Botaniker, Prof. med. in Straßburg.

Strube, Joh. Melch., geh. Justizrat in Hannover, † 1777 (Frensdorff).

Strube (Br. 211), Georg David (1694—1776), Vicekanzler und Direktor der Justizkanzlei in Hannover.

- Struve, Otto Fr., Dr. med. und Apotheker in Lausanne, Geheimmittel-Fabrikant.
- Swellenberg, Ehrendame der Königin von England, konsultierte 1774 Tissot in Lausanne.
- Thormann: vielleicht Karl, geb. 1750, Offizier in holl. Diensten.
- Trendelenburg, Ch. F., aus Stettin, Arzt in Lübeck.
- Tscharner, Daniel (Br. 194): s. De Portes.
- Tscharner, Nikl. Eman. (Br. 196), war seit 1767 Obervogt von Schenkenberg.
- Tschiffeli, Joh. Rud. (1716—1780), Sekretär des Ehegerichts (Ehorschreiber).
- Vogel, K. A. (1724—1774), Arzt in Göttingen, Leibarzt und seit 1760 Prof. med.
- Voltaire: unter den „lettres contre Voltaire“ (Br. 213) sind die „Briefe über einige Einwürfe noch lebender Freigeister wider die Offenbarung“ Bern 1775 zu verstehen. Vgl. Hirzel S. 459 der Einleitung.
- Wagner, Michael, 1756—1762 Landvogt von Castelen.
- Walmoden, Sohn der Amalie Sophie von Walmoden, Gräfin von Yarmouth, Maitresse Georgs II.
- Walthard, Beat Ludwig, Buchhändler, in Bern.
- Wegelin, Jak. (1721—1791), Professor an der Ritterakademie in Berlin.
- Wer frei darf denken, denke wohl! Zitat aus Hallers „Zueignungs-Schrift an Isaac Steiger“, Gedichte (Hirzel) S. 143.
- Wichmann, Joh. Ernst (1740—1802), zweiter Leibarzt in Hannover, Freund Zimmermanns, dessen Krankheitsgeschichte er 1796 herausgab.
-